

3^e Année - N° 101.

Le numéro : 25 centimes

21 Septembre 1916.

LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

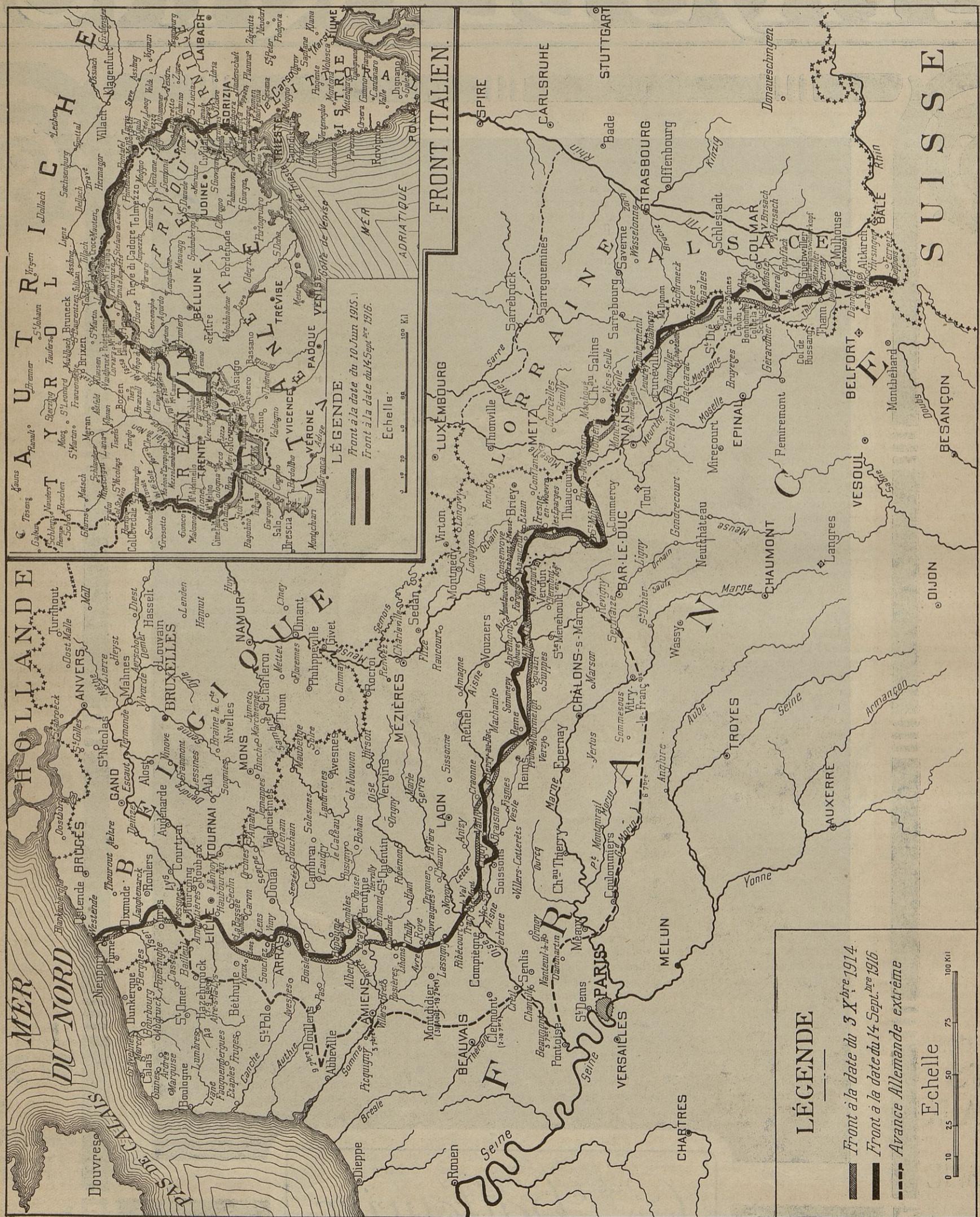
Abonnement pour la France....15 Frs

G^{al} Balfourier

Abonnement pour l'Etranger..20

Édité par
Le Matin
2, 4, 6
boulevard Poissonnière
PARIS

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915-1916



LA SEMAINE MILITAIRE

DU 7 AU 14 SEPTEMBRE



Le front de Picardie continue à être, en Occident, le principal théâtre de la guerre. La réalisation de l'unité de commandement a décidément pour les impériaux, sur tous les fronts, des résultats tout opposés à ceux que les alliés en retirent de jour en jour.

Sur le front britannique de la Somme, la période du 8 au 14 a commencé dans un calme relatif ; l'artillerie seule travaillait, à son habitude. Une mine explosée sur la ligne Ypres-Roulers, c'est le seul fait du 8.

Le 9, escarmouches et coups de main : au bois des Fourcaux, à la ferme du Mouquet, à Courcellette, vers Arras et Neuve-Chapelle ; tous heureux pour nos alliés ; dans chacune de ces petites affaires ils gagnent quelque peu de terrain et ramassent des prisonniers. Des contre-attaques s'en sont suivies : ils conservent tous leurs gains.

Le 10, ils repoussent des attaques à Pozières et au nord de Ginchy ; ils pénètrent dans des tranchées au nord de Neuve-Chapelle.

Le 11, contre-attaques allemandes repoussées à deux reprises à Ginchy, ainsi qu'à Pozières et près de la ferme du Mouquet, et autres excursions heureuses dans les tranchées ennemis à Neuville-Saint-Vaast.

Le 12, il n'y a que des opérations d'artillerie à signaler dans tous les secteurs.

De même le 13 ; ce jour-là, encore un échec pour les Allemands dans une tentative pour déboucher de la ferme du Mouquet.

Le 14, nos alliés réussissent un coup de main dans les environs de Souchez et y font un certain nombre de prisonniers ; ils continuent à progresser au nord de Ginchy. La lutte d'artillerie, de mines, se poursuit avec la même activité.

Sur le front français de la Somme, nos admirables troupes poursuivent le refoulement méthodique des Boches. Ils font pourtant ce qu'ils peuvent pour rester agrippés à notre sol, qu'ils ne rendent que pied à pied.

Le 8, ils ont jeté attaques sur attaques contre nos positions depuis Berny jusqu'au sud de Chaulnes ; dans cette dernière région, ils sont revenus jusqu'à quatre fois à la charge en masse. Repoussés partout avec de lourdes pertes, ils nous laissent 700 prisonniers, et ne peuvent nous empêcher de progresser dans le village de Vermandovillers.

Le 9, notre infanterie enlève à l'ennemi un petit bois et une tranchée à l'est de Belloy-en-Santerre et quelques tranchées à l'est de Deniécourt. Il essaie en vain de réagir et de reprendre le terrain perdu à Berny. On peut annoncer ce jour-là que le total des prisonniers faits par les seuls Français au nord et au sud de la Somme depuis le 3 septembre atteint 7.700 dont 100 officiers. Les Anglais en ont fait eux aussi par centaines et ils ont pris un matériel important.

Le 10, il n'est question que de contre-attaques boches, toutes repoussées, entre Belloy-en-Santerre et Barleux, vers Berny, Deniécourt, Vermandovillers ; les combats en certains points ont été très vifs ; l'assailant subit de fortes pertes. Il en est de même, le 11, pour cinq attaques entre Berny et la région au sud de Chaulnes. Ce jour-là, comme la veille, les Allemands font un large usage de leurs liquides inflammés.

Le 12, il n'y a signaler au sud de la Somme qu'une tentative des Allemands, repoussée, à l'est de Belloy-en-Santerre, et l'occupation par nous d'une de leurs tranchées à Berny. La bataille se porte au nord du fleuve, où se produisent des actions importantes. Notre infanterie prononce au milieu de la journée une vigoureuse offensive sur un front de 6 kilomètres environ, depuis la région au sud de Combles jusqu'à la rivière. Grâce à son admirable élan, l'attaque se développe rapidement ; en moins d'une demi-heure, toute la première ligne des tranchées allemandes est enlevée. A l'est de Combles, nos troupes enlèvent ensuite la cote 145, les bois Marrières et tout le système de tranchées ennemis jusqu'à la route de Béthune à Péronne, que nous bordons depuis les lisières Sud de Rancourt jusqu'au sud de Bouchavesnes. Plus au Sud, nous poussons nos lignes en avant sur la croupe 76, située à l'est de Feuillaucourt.

Les progrès faits en ce jour ont une grande importance ; les positions ainsi conquises ont une grosse valeur pour le futur développement de l'offensive. Nos lignes, au point atteint, sur la route de Béthune à Péronne, ont progressé de 2 à 3 kilomètres et débordent largement Combles par le Sud. Cette position se trouve par là fort menacée. Quant à l'avance réalisée au delà de Feuillaucourt, elle nous rapproche du mont Saint-Quentin d'une manière dangereuse pour les Allemands.

Le 13, la bataille continue dans le même secteur. Le village de Bouchavesnes est enlevé en entier par nos troupes au cours d'un brillant combat, malgré la résistance de l'ennemi qui s'y était puissamment retranché. Continuant à pousser leur progression vers l'Est, nos braves emportent d'assaut la ferme du bois Labé, située au sud-est de Bouchavesnes, à 600 mètres à l'est de la route de Béthune. L'après-midi, nous élargissons sensiblement nos positions dans la partie de notre front qui fait face au village de Combles et, au sud de la ferme le Priez, nous enlevons, dans un nouvel assaut, tout un système de tranchées puissamment organisées par l'ennemi.

Par ailleurs, ce même jour, les Allemands ont essayé par maintes attaques de nous reprendre les positions qu'ils avaient perdues. Deux régiments, lancés sur la

ferme Labé, parvinrent d'abord à nous l'enlever, mais un retour offensif les en rejeta aussitôt et elle nous resta entièrement. Du reste, partout les Boches furent repoussés. La croupe 76 a été également l'objet des tentatives de l'ennemi : après quelques fluctuations, nous y avons conservé nos positions. Durant cette journée et celle d'hier, on leur a fait plus de 2.300 prisonniers, pris 10 canons dont plusieurs lourds et 40 mitrailleuses. À la vérification, ces chiffres seront probablement dépassés.

Le 14, de nombreuses tentatives allemandes sont repoussées, notamment à l'extrême Sud de la croupe 76, et au sud de la Somme, à l'ouest de Chaulnes. L'assaillant a éprouvé de fortes pertes. Nous progressons à l'est de Belloy-en-Santerre ; au nord de la Somme, nous élargissons nos positions en face de Combles ; enfin, nous enlevons la ferme le Priez, autour de laquelle on avait pris hier plusieurs tranchées.

On remarque que, pour soutenir la lutte sur ce front, l'ennemi est obligé de faire venir des troupes prises parmi celles qui opèrent devant Verdun. La situation des Allemands sur le front de Picardie devient de jour en jour plus difficile. Il a complètement perdu, là comme d'ailleurs sur les autres fronts, l'initiative des opérations ; il perd chaque jour du terrain, et, malgré des efforts inouïs, il lui est impossible de faire aboutir la moindre contre-attaque. D'autre part, ses pertes sont considérables, tant en tués et blessés qu'en prisonniers valides et en matériel. Son usure, visiblement, s'accentue. La prise, par nos troupes, de Bouchavesnes représente pour les alliés des avantages qui seront à brève échéance très funestes aux Allemands : la liaison directe des principaux points d'appui de ces derniers : Bapaume et Péronne, est rompue ; Péronne, déjà menacé par l'Ouest, l'est maintenant par le Nord ; enfin Combles, leur seul point d'appui entre Bapaume et Péronne, menacé par deux directions, est exposé à un enveloppement qui se produira à brève échéance et ne peut plus être évité.

Entre Somme et Meuse, la période du 7 au 14 a été assez calme ; on n'eut à enregistrer qu'un coup de main exécuté avec succès par nous au nord de l'Avre, et qui nous rapporta un certain nombre de prisonniers.

Lutte toujours active dans le secteur de la Meuse.

Le 8, entre le bois de Vaux-Chapitre et le Chenois, nous avons réalisé quelques progrès à la grenade et repoussé diverses contre-attaques. Au sud-est de Thiaumont, progression à la grenade.

Le 9, à l'est du village de Fleury-devant-Douaumont, nos troupes emportent d'assaut tout un système de tranchées allemandes. C'est une affaire très brillante, au cours de laquelle nous faisons plus de 300 prisonniers et prenons des mitrailleuses. Les Allemands reviennent à la charge contre nos nouvelles positions de Vaux-Chapitre : ils sont repoussés avec pertes.

Le 10, encore des échecs pour les Boches, qui ont effectué des tentatives contre nos positions à l'ouest de la route du fort de Vaux, aux Eparges et en forêt de Parroy.

Du 10 au 13, il n'y a rien à signaler que le travail de l'artillerie, qui du reste ne s'interrompt jamais pour longtemps sur ce front.

Le 13, nous réalisons quelques progrès dans la partie Nord du bois de Vaux-Chapitre. Les Boches, après une intense préparation d'artillerie, attaquent les positions que nous avons récemment conquises à l'est de Fleury. Ils échouent et nous laissons 70 prisonniers.

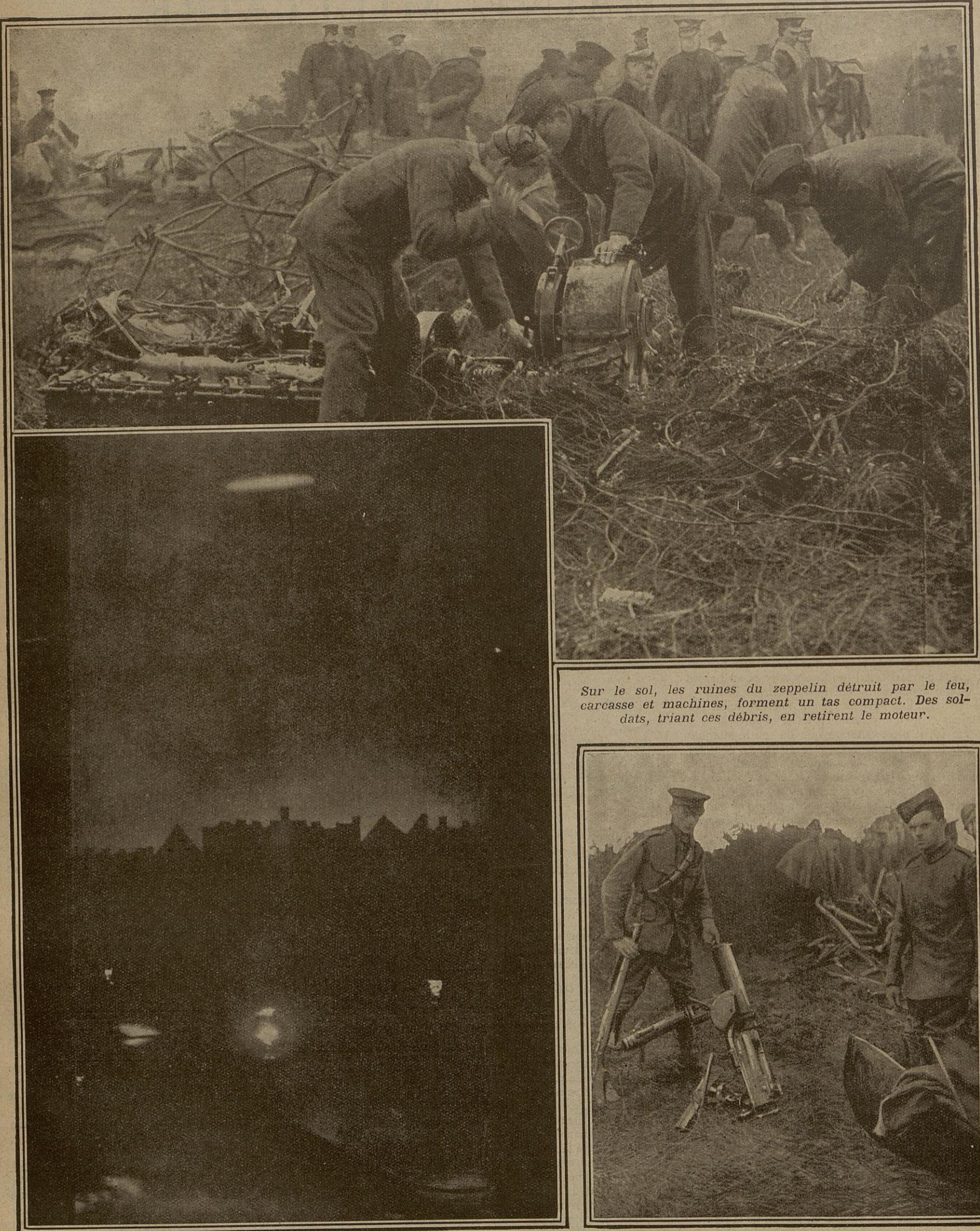
Le 14, nous repoussons de nouvelles attaques contre nos positions récemment conquises à Vaux-Chapitre.

Avant de quitter le front de la Meuse, signalons la cérémonie particulièrement émouvante qui a eu lieu à Verdun le 12 septembre.

Voulant honorer par un acte solennel les défenseurs de Verdun, le gouvernement de la République et les Souverains alliés ont eu chacun de leur côté la pensée de décerner une décoration à la Ville qu'ils ont illustrée et qui est restée imprenable grâce à leur vaillance. La remise de ces décorations, accompagnée du céromonial usité en pareil cas, s'est effectuée dans les casemates de la citadelle, qui est, comme on le sait, soumise à un bombardement ininterrompu. M. Poincaré était entouré des représentants des nations alliées, du généralissime et des grands chefs militaires de la région. Il a d'abord évoqué avec son éloquence sobre et puissante les heures tragiques vécues depuis février par l'héroïque cité et ses admirables défenseurs, et fixé l'importance, pour le succès commun, de la résistance de Verdun. Après quoi, sur un coussin tenu par le maire de la Ville, il a épingle successivement la Légion d'honneur et les six autres décorations conférées par les alliés. À chaque décoration, la musique militaire exécutait l'hymne national du pays qui l'a décernée.

Il y aurait de l'ingratitude à ne pas signaler les services que l'aviation rend à nos troupes. Si l'on ne peut énumérer ici tous les exploits dont peuvent s'honorer nos aviateurs, il n'est que juste de faire observer que nous leur devons une grande part de nos succès. En effet, c'est eux qui, avant l'action, fournissent les renseignements nécessaires pour la déclencher, qui font régler le tir, qui montent la garde sur les routes aériennes par où les autres pourraient venir sur nos lignes, qui, ensuite, vont bombarder les positions de l'ennemi, anéantir ses dépôts, etc. Sans eux, nous ne remporterions pas la moitié des avantages que nous signalent les communiqués.

UN ZEPPELIN ABATTU A LONDRES



Sur le sol, les ruines du zeppelin détruit par le feu, carcasse et machines, forment un tas compact. Des soldats, triant ces débris, en retirent le moteur.



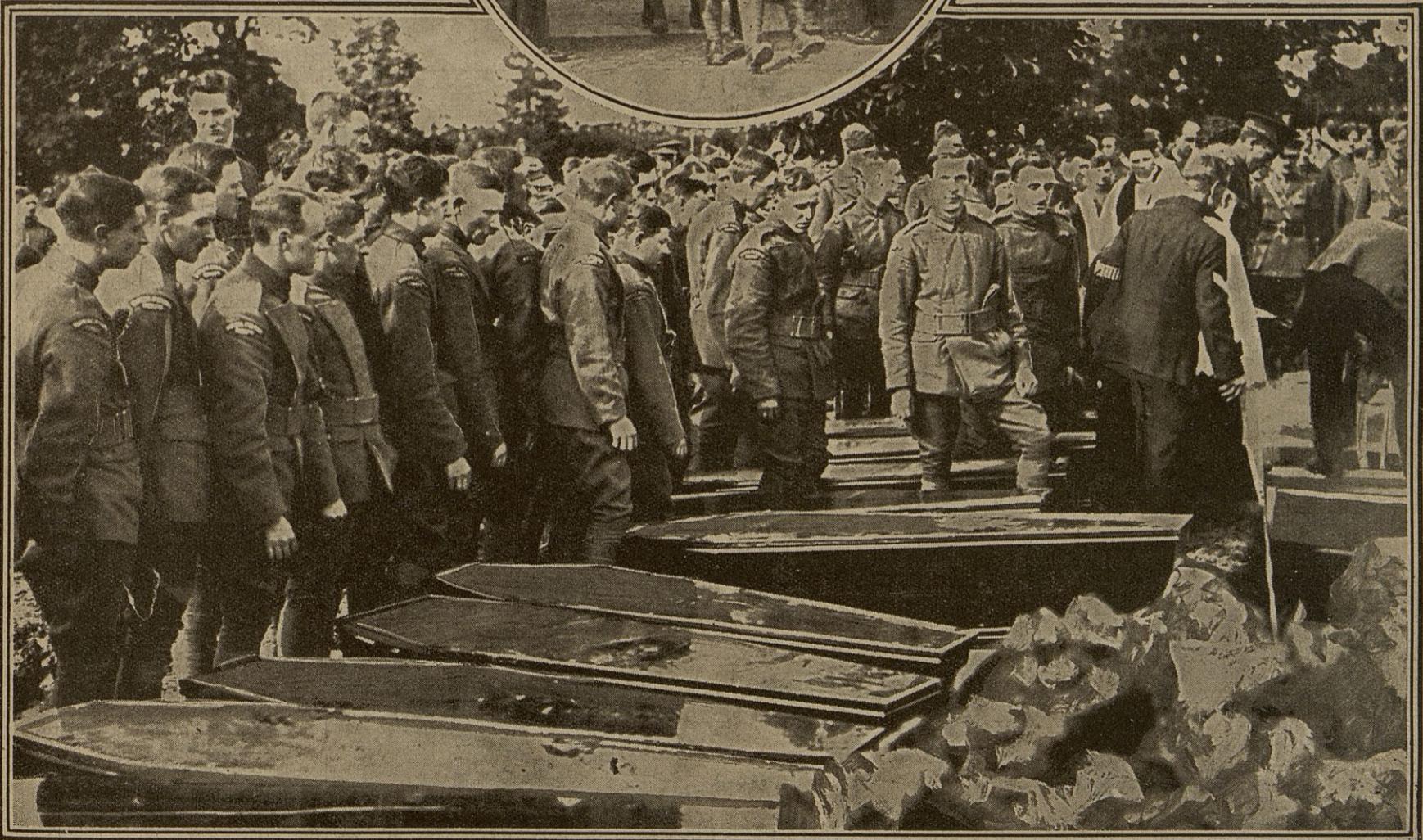
Sur cinq ou six zeppelins qui attaquèrent de nuit le 25 août la côte orientale de l'Angleterre, un seul put gagner la banlieue de Londres et y accomplir sa criminelle mission. 8 civils tués, environ 30 blessés, des dégâts à des maisons sans valeur, tel fut le résultat de ce raid. Le châtiment fut immédiat. Touché par le tir de l'aviateur Robinson, le zeppelin s'enflamma dans les airs, tomba sur le sol et son équipage périt carbonisé. A gauche : Cette curieuse photographie le représente, évoluant de nuit au-dessus de Cuffley, avant le bombardement de ce faubourg. — A droite : Une de ses mitrailleuses et un fusil que l'on vient de retirer d'entre ses débris.

OBÈQUES DE L'ÉQUIPAGE DU ZEPPELIN



A Cuffley, près de Londres, départ des cercueils, qu'un camion militaire emporte à Potters-Bar pour l'inhumation.

La foule qui assistait à cette levée des corps resta grave et recueillie. Dans le médaillon : Arrivée à l'église.



L'Angleterre est généreuse envers les vaincus et elle honore le courage, même chez ses ennemis les plus odieux. Elle a accordé les honneurs militaires aux restes des aéronautes allemands qui composaient l'équipage du zeppelin abattu le 25 août dans la banlieue de Londres par le lieutenant Robinson. Ils étaient seize, dont un officier ; leurs corps étaient presque complètement carbonisés. Notre photographie représente les cercueils au moment où ils vont être inhumés, en présence d'un détachement du « Royal flying Corps » qui leur rend les honneurs. Au fond, les clergymen qui officient.

L'OFFENSIVE GÉNÉRALE DES ALLIÉS⁽¹⁾

(1916)

par le C^t BOUVIER de LAMOTTE
Breveté d'Etat-Major.

L'OFFENSIVE RUSSE (Suite.)

LA MARCHE DE L'ARMÉE LETCHITSKY

Si, à l'aile droite, vers le Nord, l'armée Broussiloff avait remporté de brillantes victoires après des combats acharnés sur le Styrl et le Stokhod et qu'à la date du 1^{er} août, elle menaçait Lemberg à moins de 80 kilomètres, vers le Sud, son aile gauche avait encore cueilli plus de succès ; l'armée Letchitsky marchait à grands pas, après avoir désorganisé et presque détruit toute l'armée

Pflanzer qui lui était opposée en Bucovine. On a vu que son offensive avait été au début presque foudroyante, puisque à peine commençait-elle son mouvement qu'elle franchissait le Dniester malgré de grandes difficultés, s'avancait à Czernowitz qu'elle investissait de toutes parts et entrait dans la ville le 17 juin, à quatre heures du soir, après dix jours d'offensive (traversée du Dniester à Zalescyski le 7 juin ; prise de Czernowitz le 17).

L'armée autrichienne, commandée par le général Pflanzer, qui occupait l'extrême aile droite de la ligne austro-allemande, se voyait, par suite de cette brusque offensive, coupée en deux : l'une, partie la plus faible, était rejetée au Sud vers la frontière roumaine ; l'autre, refoulée vers le Nord, allait tenter d'arrêter sur le Pruth l'offensive russe victorieuse.

La fraction des troupes austro-allemandes qui battaient en retraite vers le Sud sera repoussée le 20 sur Radautz, le 27 sur Kimpolung. A la fin de juin, toute la Bucovine sera occupée par les Russes et l'extrême gauche de l'armée Letchitsky arrivera aux Carpates.

L'occupation de la Bucovine par les Russes était un fait d'une grande importance. Tout d'abord, l'aile droite austro-allemande était tournée ; on avait trouvé la fissure par laquelle on pouvait prendre à revers la longue ligne de défense du front oriental ; en second lieu, la prise de Kimpolung et des premiers cols des Carpates donnait aux Russes la possession de la solide voie ferrée qui jusqu'ici avait alimenté les troupes austro-allemandes. L'armée Pflanzer devait donc se ravitailler par le Nord ; elle ne pouvait plus compter que sur la ligne de Jablonitz qu'elle tenait encore. Il fallait, en effet, laisser la zone du Dniester et du Styrl à la disposition pleine et entière de l'armée Bothmer qui résistait sur la Zlota-Lipa et avait besoin de toutes ses communications. Enfin, et ceci était très important, la prise de la Bucovine isolait la droite austro-allemande des frontières roumaines ; le contact allemand n'existe plus avec la Roumanie et il était remplacé par le contact russe ; un changement d'influence existait. La puissance neutre voisine allait en être impressionnée profondément.

La menace permanente de cette neutralité pouvait être changée en une hostilité immédiate vis-à-vis des empires centraux et le libre passage en territoire roumain des troupes russes accumulées sur les bords de la mer Noire pouvait être le commencement de l'invasion et du désastre de la monarchie austro-hongroise.

Des secours immédiats à l'armée austro-allemande étaient nécessaires pour rétablir sur ce point la situation militaire très compromise. L'armée allemande ne pouvait plus faire de prélèvements sur ses unités, quelques rares étant encore disponibles ; elle essayait tout au plus de renforcer le front Nord pour s'opposer à la marche des Russes sur Kovel. On dut rappeler en hâte les quelques fractions de troupes libres de l'armée du général Kœwess qui, avec l'appoint de deux faibles divisions turques qui furent envoyées plus tard, formeront un groupe qui essayera de défendre les passes des Carpates à l'entrée de la Hongrie.

On prête en ce moment l'idée à l'armée russe d'entrer en Hongrie. La voie était libre ; les cols faciles à franchir ; l'attrait des récoltes encore sur pied était de

plus une attirante convoitise. La sagesse prédomina au conseil russe et l'armée Letchitsky, se couvrant sur sa gauche, remonta vers le Nord à la poursuite des débris de l'armée Pflanzer, recherchant l'écrasement de l'ennemi et marchant vers le but commun : l'anéantissement des forces de l'adversaire.

Vers le 20 juin, la directive générale de l'armée Letchitsky est nettement orientée vers le Nord ; elle remonte le Pruth ; son aile droite franchit le Dniester à l'est de Koloméa ; son centre atteint cette grande localité, nœud des routes importantes de Bucovine, à la date du 30 juin ; son aile gauche suit le pied des Carpates et déjà les cosaques prennent possession des passes qui conduisent dans le bassin de la Theiss.

L'armée Letchitsky tout entière remonte vers le Nord et va former la branche de la grande tenaille qui commence à enserrer les armées austro-allemandes dans la plaine de Galicie.

Les Russes, bons observateurs et fidèles imitateurs des procédés tactiques allemands appliqués en 1915, les mettaient alors en pratique.

La marche rapide de l'armée russe en Bucovine avait procuré à cette armée de très gros succès ; l'armée autrichienne, désorganisée, voyait ses unités fondre à vue d'œil ; des fractions entières de troupes déposaient leurs armes. On comptait, dans la seule période du mois de juin, plus de 147.000 prisonniers du côté austro-allemand sur cette seule partie du terrain de bataille.

L'avance russe se poursuivit vers le Nord au milieu des combats livrés sur le Pruth et la Nadvorna.

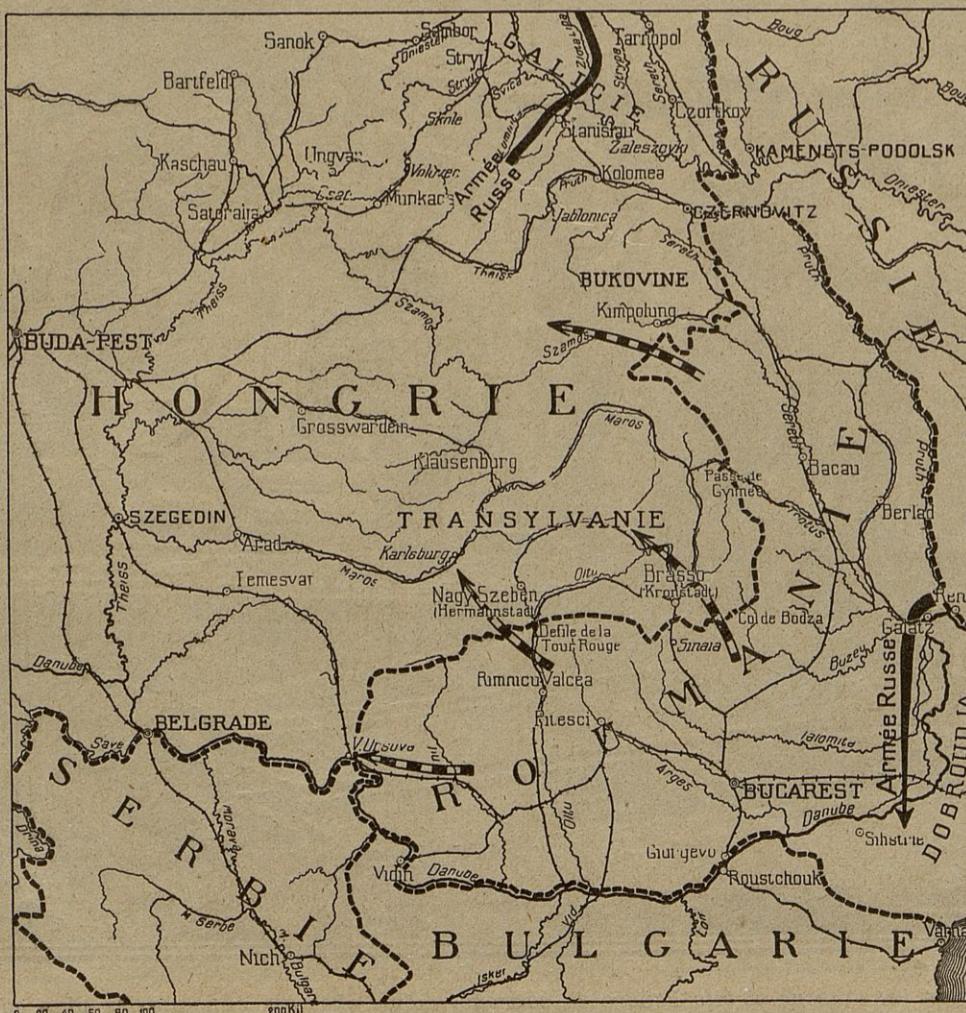
Le 6 juillet, l'armée Letchitsky s'étend du Dniester au col de Jablonitz ; elle a pris possession de Delatyn, station de la voie ferrée de Hongrie qui permettait encore aux troupes austro-allemandes d'utiliser cette voie pour le ravitaillement. Dès lors, les débris de l'armée Pflanzer, rejetés au Nord, ne pourront plus tirer leurs ressources que par la voie ferrée du Styrl, par le col de Skole ; leur situation est extrêmement précaire.

Le 10 juillet, le communiqué officiel russe signale comme pertes austro-allemandes depuis le début de l'offensive les chiffres suivants : prisonniers, 5.620 officiers et 266.000 hommes de troupes valides ; canons, 312 ; mitrailleuses, 866. Ces chiffres à eux seuls parlent éloquemment et donnent le résultat de cette rentrée en campagne de la nouvelle armée russe reconstituée sur des bases toutes nouvelles. Ce n'est d'ailleurs plus un mystère que, si elle a reconstitué ses bataillons, elle les a pourvus de tout l'armement et de toutes les munitions nécessaires.



M. ISVOLSKY
ambassadeur de Russie à Paris.

LE GÉNÉRAL BROUSSILOFF
commandant d'un secteur du front russe.



LA MENACE ROUMANIE
La direction probable des attaques et de la coopération des armées.

(1) Voir N° 98 et 100 du Pays de France.

LE REPLI DE L'ARMÉE BOTHMER

L'avance aux deux ailes de l'armée Broussiloff mettait le centre austro-allemand dans une situation très délicate. Au Nord, le groupe des armées Lescha, Kalédine, Sakharoff convergeait sur Lemberg et avait dépassé la ligne du Styrl et du Stokhod ; au Sud, la marche hardie de l'armée Letchitsky avait porté les troupes russes sur Stanislau, qui étaient entrées dans cette grande ville le 10 août, à sept heures quarante-cinq du soir. C'était la menace immédiate sur le flanc droit de l'armée Bothmer, menace d'autant plus accusée que déjà le Dniester avait été franchi par eux au confluent de la Zlota-Lipa.

Les formidables défenses austro-allemandes élevées sur la rive de la Strypa avaient résisté aux attaques successives de l'armée russe de Tcherbatcheff et, depuis l'offensive de juin, l'armée Bothmer avait pu rester sur place, opposant une défense des plus glorieuses aux coups répétés de l'attaque de front. Mais, en tactique militaire, si l'attaque de front fixe l'adversaire, l'attaque de flanc l'oblige à quitter ses positions, sans quoi il se trouve à un moment donné privé de sa ligne de communication et, par suite, dans l'impossibilité de résister plus longtemps. La menace aux ailes s'accentuait davantage tous les jours ; le front austro-allemand dut se replier en arrière, profitant du terrain exceptionnel qui, par une suite de plissements parallèles, s'étend

jusqu'à la cuvette de Lemberg. Derrière le fossé de la Strypa se trouve celui de la Zlota-Lipa; plus en arrière, celui de la Gnita-Lipa, offrant tous des positions favorables à la défense.

Le recul d'une armée établie depuis un an sur ses positions défensives et ayant aménagé avec art le terrain couvert de défenses accessoires ne pouvait se faire qu'avec difficulté, surtout avec pertes du matériel qui avait été, avec profusion, répandu sur toute la ligne.

L'armée Tcherbatcheff, qui attendait le résultat de la grande manœuvre d'attaque des ailes, profita des circonstances pour serrer de près l'ennemi en retraite et lui faire subir des pertes très sensibles. Du début de l'attaque (4 juin) au 12 août, date à laquelle l'armée Bothmer quitte ses positions, les communiqués officiels russes accusent pour la seule armée Bothmer : 1.267 officiers prisonniers, 55.794 hommes, 35 canons, 211 mitrailleuses.

A la date du 15 août, la grande victoire russe s'accuse sur tout le front. Tandis qu'au Nord, l'aile droite refoule les attaques allemandes lancées en désespoir sur le Stokhod et menace Kovel et Lemberg, au centre, l'armée Tcherbatcheff s'est avancée sur toute la ligne de Mariampol à Podhajce et à Yeserna. L'armée Bothmer, battant en retraite, éprouve un vrai désastre, car si on calcule que cette armée au début formée de six corps d'armée, soit 200.000 hommes environ, a dû abandonner aux mains du vainqueur près de 60.000 prisonniers et en a laissé au moins autant sur le terrain en tués et blessés, c'est donc près des deux tiers de son effectif hors de combat. Le général bavarois n'a plus avec lui que des débris qu'il oriente vers ses lignes de repli.

La situation se modifiait donc profondément sur le front oriental. Du côté des Russes, la marche victorieuse de toutes les armées Broussiloff, du Pripet aux Carpates, avait refoulé les Austro-Allemands sur la position centrale de Lemberg, cuvette de la Galicie, dont elles bordaient toute la circonférence.

En hâte, Hindenburg, nommé généralissime sur le front russe, procédait au regroupement de ses unités. Vers Kovel, le point le plus important pour la ligne austro-allemande, il avait dirigé de nouveaux renforts sur le commandement du général Terchiansky et, au nord de Lemberg, avait groupé des divisions sous les ordres du général Hoffmann, présentant ainsi vers le haut Bug une masse de résistance pour s'opposer à la trouée russe.

Vers le Sud, les débris de l'armée Pflanzer, regroupés et soutenus par des divisions turques amenées en hâte dans les Carpates, essayaient, sous le commandement du général Koewess, d'inquiéter la marche de l'aile gauche des armées russes. Mais déjà une menace plus grave que toutes celles apparues se lessinait en ce moment sur le front oriental et la marche victorieuse des Russes sur les Carpates allait être facilitée par l'entrée dans la lutte d'une nouvelle nation de race latine, qui depuis deux ans attendait son heure pour jeter son armée dans la balance et affirmer ainsi le succès des nations liées pour détruire l'hégémonie allemande et faire relire la liberté : la Roumanie venait de déclarer la guerre à l'Autriche-Hongrie.

PERTES AUTRICHIENNES DU 4 JUIN AU 12 AOUT

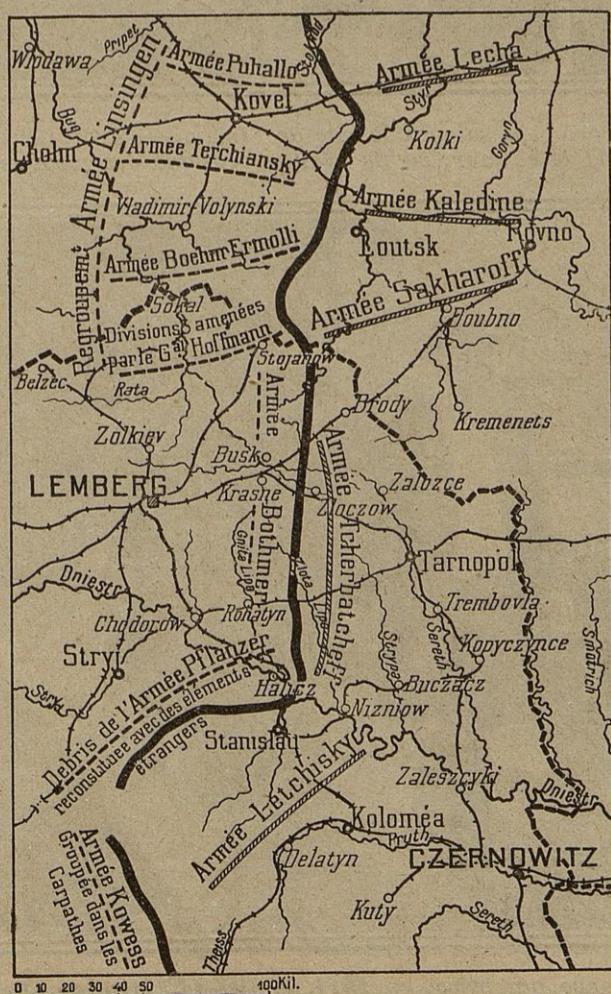
Ces chiffres sont les chiffres officiels de prises, accusés par les armées russes victorieuses au cours de cette période.

	Officiers	Hommes	Canons	Mitrailleuses	Lance-bombes
Armées Lescha et Kalédine ..	2.139	107.925	147	459	146
Armée Letchitsky.....	2.384	100.518	127	424	44
Armée Sakharoff.....	1.967	87.948	76	232	119
Armée Tcherbatcheff	1.267	55.794	55	211	...
Totaux	7.757	352.183	405	1326	309

Si l'on ajoute, à ces chiffres de prises, un nombre égal de tués et blessés, et qui ne saurait être exagéré, on voit que ces armées ont subi, depuis le début des opérations militaires, des pertes pouvant être évaluées à près d'un million d'hommes. L'Autriche se trouve épaisse et l'Allemagne n'a plus assez de réserves pour combler les vides produits sur le front oriental. On a dû faire appel aux squelettiques divisions turques!!!

LA ROUMANIE

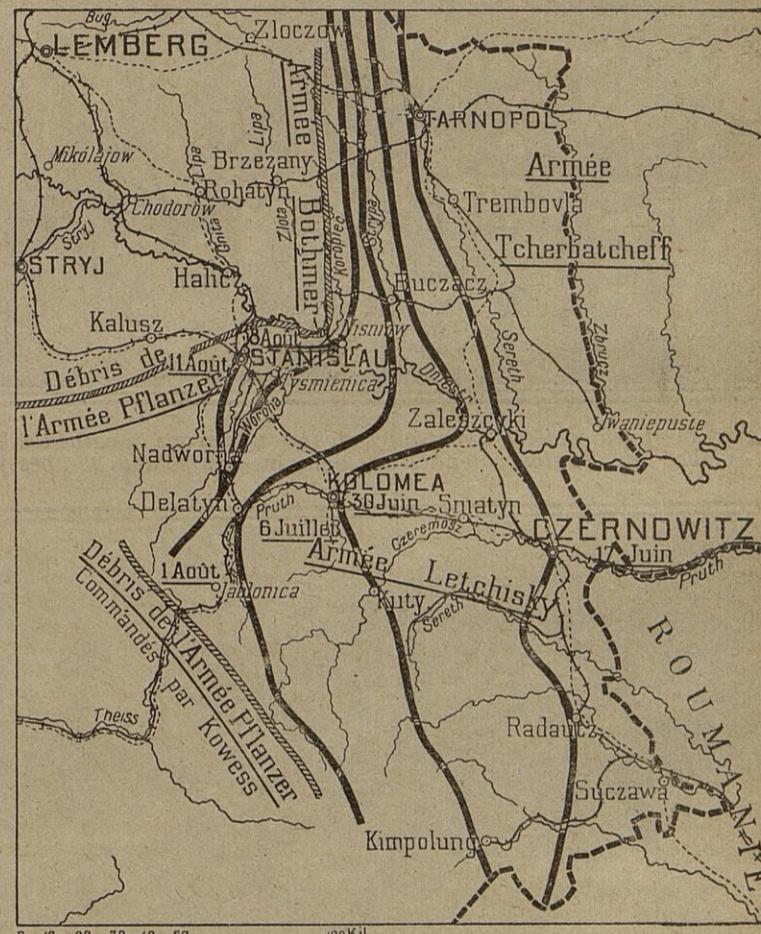
A la suite d'une réunion du « Conseil de la Couronne » tenue à Bucarest le 27 août le gouvernement de la Roumanie se déclarait en guerre avec l'Autriche-Hongrie. L'événement, qu'on commençait du reste à prévoir depuis quelque temps, n'en eut pas moins un profond retentissement dans toute l'Europe ; il allait changer, au profit des alliés, la situation dans l'Orient.



LA MARCHE CONCENTRIQUE SUR LEMBERG
Le repli de l'armée Bothmer (12 Août)

Le royaume de Roumanie est resserré entre le Pruth, le Danube et les Alpes de Transylvanie. Il compte actuellement près de 7 millions de Roumains de race latine. Descendant des légions romaines implantées par l'empereur Trajan sur les bords du Danube afin de protéger l'Empire et d'arrêter les invasions des barbares du Nord, les Roumains se sont développés dans cette partie basse du fleuve où ils ont fondé une nation de race latine, complètement isolée et distincte des nations voisines. Suivant les circonstances, tantôt occupant la grande plaine pendant la période de paix et de tranquillité, tantôt se réfugiant dans les alpes montagnes de Bukovine et de Transylvanie quand venait le flot des invasions, les Roumains ont conservé jusqu'à nos jours la langue, les coutumes et les usages des pays latins. L'invasion slave a pu passer, les déborder en Bulgarie et en Serbie ; l'invasion musulmane a pu les refouler du Danube, ils sont restés, après la tourmente, un peuple groupé, gardant leurs traditions et leurs coutumes ; ils forment un îlot latin implanté dans cette partie du pays où ils se trouvent entourés par les Magyars, les Serbes, les Musulmans.

Au début, ils formaient deux principautés : la Valachie et la Moldavie, commandées par leurs « hospodars », puis ces principautés furent réunies en



LA MARCHE DE L'ARMÉE LETCHITSKY (du 7 Juin au 1er Août)

une seule, la Roumanie, en 1878 ; enfin la principauté fut érigée en royaume en 1881.

Actuellement, la Roumanie, qui comptait 7 millions d'habitants dans ses anciennes principautés de Valachie et de Moldavie, avait encore plus de 2 millions de sujets latins en Bukovine et en Transylvanie opprimés par les Hongrois. L'aspiration de la Roumanie était donc bien naturelle et son désir logique de réunir sous un même gouvernement ses enfants un peu épars dans cette partie du pays de la plaine hongroise de la Theiss aux Alpes de Transylvanie. Ce désir s'affirmait de plus en plus ; il était comme la poussée fatale qui lança l'Italie dans la grande guerre en 1915 pour revendiquer ses enfants du Tyrol et de l'Istrie.

Jusqu'à présent, la Roumanie, mise sur pied de guerre, était restée spectatrice des grands événements militaires qui se passaient en Europe et spécialement en Orient, mais elle sentait très bien que son heure était venue de prendre une décision. Laisser s'accroître la Bulgarie et laisser se fonder au sud du Danube un Etat prépondérant dans la péninsule, c'était se donner plus qu'un rival : c'était s'imposer un maître !!!

D'autre part, jamais le pays n'aurait eu de meilleure occasion pour réclamer ses droits et revendiquer ces territoires de Bukovine et de Transylvanie où l'élément roumain se trouve prépondérant.

Il semblait donc que la question qui se posait ainsi dut être résolue par l'entrée en ligne de la Roumanie avec les armées de l'Entente.

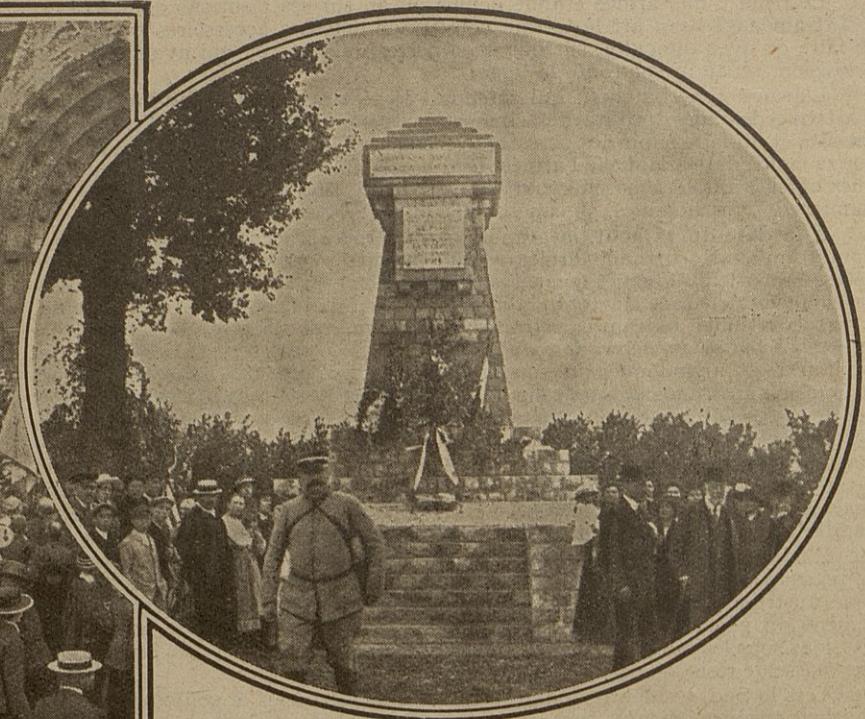
Si les empires centraux avaient pu être victorieux, jamais ils n'eussent abandonné à la Roumanie les territoires réclamés : la Bulgarie aurait toujours été avantageuse. Tout au contraire, si les armées de l'Entente triomphaient, — et elles sont actuellement dans la voie indiquée de la victoire, — la Roumanie, de race latine, devenait la puissance sur laquelle les alliés s'appuieraient pour rétablir dans les Balkans la suprématie des peuples vainqueurs. C'était la grande puissance balkanique créée aux dépens de la Hongrie et de la Bulgarie.

L'intérêt de la nation roumaine la poussait donc dans le camp des alliés. La presse allemande elle-même prévoyait l'événement ; elle l'annonçait dès le 10 août ; la Gazette de Francfort, celle de Cologne annonçaient l'envoi vers le Danube de divisions de réserve pour surveiller le cours du fleuve. L'Autriche faisait transporter sur chalands par voie fluviale du matériel de guerre destiné à aider la défense ; la Bulgarie rappelait des divisions vers le Nord. On menaçait de toutes parts, à Berlin, à Vienne, à Sofia. On n'hésitait pas à prédire qu'une grande victoire allemande amènerait la Roumanie du côté des impériaux. Mais en Roumanie le sentiment national fut plus fort que les menaces : le temps des grandes victoires allemandes est passé. Les Russes avancent en Galicie ; les Italiens ont franchi l'Isonzo. En France, on martèle dur sur le front occidental ; la grande offensive bulgare esquissée en Macédoine a consisté à s'emparer de places que personne ne défendait. Et les menaces de Berlin, de Vienne, de Sofia n'ont point troublé la Roumanie, qui n'aspire qu'à reconquérir l'indépendance de ses fils en exil.

LE 2^{ME} ANNIVERSAIRE DE LA VICTOIRE DE LA MARNE



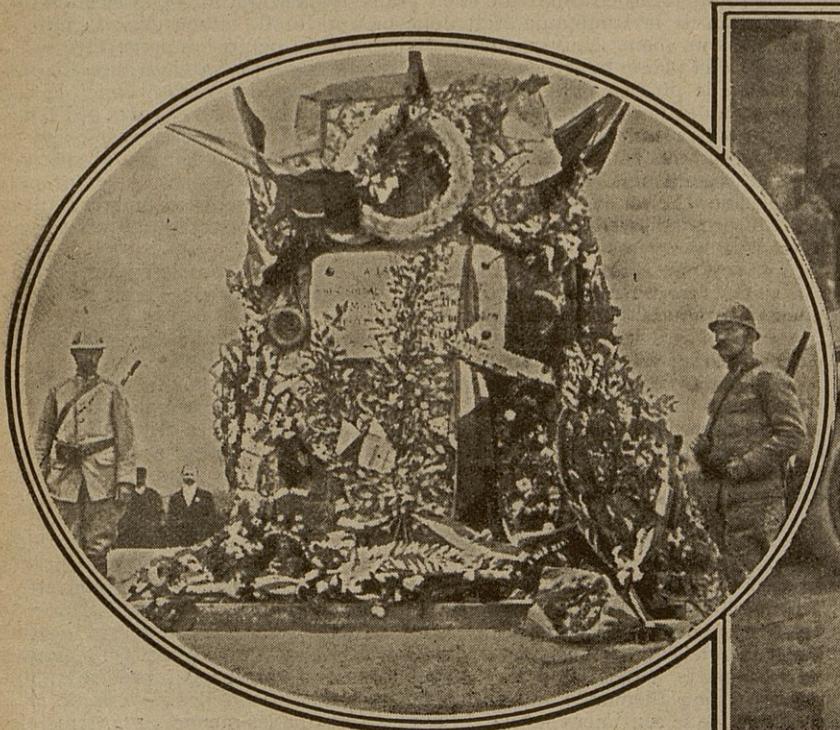
La foule et les sociétés avec leurs drapeaux devant la cathédrale de Meaux où fut célébré un service solennel en mémoire des soldats tombés pour la Patrie.



Le monument d'Etrépilly qui a été inauguré l'an dernier. Son haut pylône est visible de loin. Bien des braves tombèrent là en 1914.



A gauche : Une tombe où sont ensevelis cinquante Marocains ; elle est orientée suivant le rite de l'Islam. — A droite : Le cimetière de Chambry. Les Français tués en le défendant sont enterrés au pied de ce mur, où ils avaient pratiqué des meurtrières.



Le 9 septembre a été célébré le 2^e anniversaire de la victoire de la Marne qui brisa, en 1914, le flot de l'invasion allemande. Une foule immense s'est portée dans la région de Meaux, vers les tombes de nos soldats que des mains pieuses tiennent toujours fleuries. A gauche : Le monument de Bancy. — A droite : L'église de Bancy et un des prélats qui officieront à Meaux.

DANS UN BOIS EN SANTERRE



Au début de l'offensive de Picardie, on s'est beaucoup battu aux environs de Belloy-en-Santerre, où se trouve ce petit bois. Comme il est assez touffu, les Boches pouvaient s'y cacher et tirer sur nous à peu près à coup sûr. Mais un jour ils en furent délogés par un coup de main de nos poilus. Quelques-uns cependant y restaient, qui ne reverront plus le ciel de la Germanie. Ils ont été photographiés tels qu'ils sont tombés, sur le sol que leur présence profanait, et où se creusera leur dernière demeure.

La Maison et la Garde du Roi d'Angleterre

La Maison du Roi se compose de trois compagnies non combattantes et de la Garde.

LES VARLETS DE LA GARDE. — La plus ancienne compagnie est *the King's Body Guard of the Yeomen of the Guard*. Elle a été créée par Henri VII à son avènement, peut-être sur le champ même de Bosworth, 22 août 1485. On conserve aux Archives un brevet délivré le 16 septembre de cette année-là à William Browne « varlet de nostre garde pour ce qu'il nous a fait bon et loyal service tant outre-mer qu'en cesteuy nostre victorieuse journée ».

Chargés jadis de veiller jour et nuit sur la personne du monarque, les varlets faisaient, entre autres nombreuses besognes, le lit du souverain et l'aidaient à s'y coucher. Certains portent encore après leur nom les lettres cabalistiques Y B H et Y B G, mais même les titulaires ne savent plus ce que cela veut dire. Y B H sont les initiales de *Yeoman Bed Hanger*, Y B G de *Yeoman Bed Goer* et signifient respectivement : *varlet faiseur du lit et varlet metteur au lit*.

Aujourd'hui la charge des *Yeomen of the Guard* est une sinécure. Elle consiste à escorter le carrosse royal dans quelques cérémonies et, une fois ou deux par an, à la veille des sessions parlementaires, à exécuter une ronde dans les sous-sols de Westminster. Ils y ont pincé Guy Fawkes, en 1605. Invariablement rentrés bredouilles depuis lors, ils n'en continuent pas moins, tels la courtelinesque sentinelle qu'on posta si longtemps devant une porte derrière laquelle un général avait couché. Le général avait depuis longtemps l'oreille fendue qu'on relevait encore scrupuleusement le factionnaire, quelque fourrier ayant oublié de révoquer la consigne.

Si les *Yeomen* triment peu, ils se nourrissent bien, témoin leur surnom de *Bouffes-Bœufs*. Ils le doivent à Cosimo, grand-duc de Toscane, qui, visitant Londres en 1669, attesta son admiration pour leur majestueuse prestance et non moins majestueux appétit en écrivant : « Ce sont de grands dévoreurs de viande dont, quotidiennement, on leur sert à la Cour une énorme ration ; on pourrait les appeler *Beef-Eaters*. »

Le sobriquet est resté ; le costume aussi. Il n'a pas varié depuis les Tudors : bonnet de velours noir plissé, rond, à sommet plat plus large que le tour de tête ; cotte rouge brodée d'or à parements et bandes pourpres ; sur la poitrine et sur le dos, les armes royales ; culotte rouge, bas rouges, souliers noirs à rossette rouge, blanche et bleue. La reine Elizabeth a ajouté, autour du cou, la fraise très étroffée. Rien de pittoresque comme une tête de barbon, telle un bouquet, dans ce cornet de linge empesé. En bandoulière, une écharpe : ce fut autrefois pour porter l'arquebuse. L'arquebuse a disparu, le harnais est resté mais s'est mué de cuir en soie. Pour arme, une hallebarde.

Ne pas confondre, comme on le fait communément, les varlets du roi avec les gardiens de la Tour de Londres dont, d'ailleurs, le costume est le même, sauf le baudrier qu'ils n'ont pas parce que les *Yeomen* n'avaient point encore l'arquebuse à l'époque de la scission. Les gardiens de la Tour ont pour prédecesseurs les douze *Yeomen of the Guard* qu'en 1509-10 le jeune Henri VIII, allant commencer à courir la prétentaine, laissa dans ce palais. Leur présence attestait que la forteresse demeurait logis royal. Lorsqu'elle cessa de l'être, au cours du même règne, on dépouilla du magnifique costume les successeurs des portiers d'autan devenus géolières. Le fils de l'antipaste Barbebleue, Edouard VI, le leur rendit à la demande du Protecteur Seymour qui, prisonnier quelque temps dans la Bastille anglaise, n'avait eu qu'à se louer de leurs égards. On les appelle encore les *Extraordinaires de garde*. Ils ne figurent dans aucun gala et relèvent du connétable de la Tour de Londres. Ce sont tous d'anciens soldats, mais point des invalides.

1^{er} RÉGIMENT DES GARDES DU CORPS

Instituée en 1509 par Henri VIII, jaloux des Pensionnaires de François I^e, elle s'est tout d'abord appelée *the Gentlemen Speers* (gentilshommes espieurs, c'est-à-dire, en français moderne, guetteurs, éclaireurs) et se composait de jeunes nobles superbement vêtus. Réorganisée en 1539, elle prit le nom de *Gentlemen Pensioners*. La dénomination actuelle, apparue pour la première fois sous Jacques II, n'est devenue officielle que sous Guillaume IV. Depuis 1862, les quartiers de noblesse ne constituent plus la qualification nécessaire pour être admis dans cette compagnie de tout repos ; le privilège est réservé à des officiers décorés pour fait de guerre. Le capitaine est nommé par le gouvernement et change avec le ministère ; il a sous ses ordres un lieutenant porte-étendard, un *clerk of the cheque* (contrôleur des retenues de solde et d'amendes), un *herbegier* (herbergier, en vieux français, c'est-à-dire fourrier) et trente-neuf *gentlemen*. L'uniforme consiste en un casque de dragon en cuivre, couvé d'un cascoar de plumes blanches retombantes, épaullettes d'or, bottines vernies et éperons à boîte. Les gentilshommes ne font de service que dans les salons royaux où ils déambulent, la pertuisane à l'épaule. Leurs éperons évoquent pourtant l'idée de cheval, nous avouons ignorer dans quel but, nos recherches ne nous ayant révélé qu'aucun prince ait eu jusqu'à présent la fantaisie de garnir ses appartements de destriers, sauf peut-être en bois.

LES ARCHERS. — *The Royal Company of Archers* constitue la garde du corps du souverain en Ecosse. Certains historiographes y voient un avatar d'une moyenâgeuse cohorte chargée d'accompagner le Prince dans ses batailles.

Les annales authentiques ne remontent, de vrai, qu'à 1676. « Plusieurs hommes de haut et gentil lignage se réunirent alors, constate le premier procès-verbal, pour encourager la noble et utile récréation d'archerie tombée depuis moult années en grand négligé et s'en furent près de Messieurs du Conseil Privé requérir privilège, lequel plut à iceux gracieusement octroyer. » Point ne donna grand signe de vitalité pendant les dernières années du XVII^e siècle. En 1703, résurrection. Sir George Mackenzie, vicomte Tarbat, puis comte de Cromarty, est élu capitaine-général et obtient de la reine Anne une nouvelle charte. Le privilège est renouvelé moyennant tribut d'une paire de flèches barbelées. Le payement de ce *reddendo* a donné lieu à de hautes liesses au vieux château d'Holyrood-les-Edimbourg quand y furent le recevoir George IV en 1822, la reine Victoria en 1842 et Édouard VII en 1903. George IV autorisa la compagnie à prendre le titre de *Garde du Corps du Roi pour l'Ecosse* et gratifia le capitaine-général d'une verge d'or. De ce fait, la compagnie devint partie intégrante de la Maison du Roi. Aux fêtes du Couronnement et autres solennités officielles, son capitaine-général prend place immédiatement après la Verge d'or d'Angleterre. Les lieutenants ont des verges d'argent et les sept membres du Conseil qui constituent l'Exécutif des verges d'ébène. L'habit de cour des archers est vert avec parements de velours non moins verts, épaullettes et broderies d'or, écharpe de soie cramoisie, tricorne à plume smaragdine. La tenue de service consiste en une tunique émeraude avec ailettes aux épaules et manchettes à crispin ; pantalon de sinople à bande noire et rouge cramoisie ; carquois suspendu à une écharpe de même couleur que l'habit ; ceinturon avec épée ; bonnet Bald-moral orné d'un chardon et d'une plume d'aigle. L'état-major comprend le capitaine-général, quatre capitaines, quatre lieutenants, quatre enseignes, douze brigadiers et un fourrier. Il n'y a pas de limite d'âge, si bien qu'autant à la fleur de la vie — jeune, l'Ecossois est souvent fort bel homme — ces archers sont prestigieux, autant sont impayables les vieillards obstinés en dépit des tremblements à saisir l'occasion de faire obéissance à leur Sire et pour lui rendre féal hommage s'affubler du harnois.

Les armes antiques que portent ces trois compagnies indiquent assez qu'elles ne font point partie de l'active. Dans son « Histoire de l'Armée permanente en Grande-Bretagne », le colonel Clifford Walton affirme qu'elles n'ont jamais été soumises à la loi martiale. Nous le croyons. Ce sont en quelque sorte des accessoires de gala : service intérieur.

LA GARDE. — Il y a le service extérieur auquel sont destinés plusieurs régiments à cheval et à pied : la Garde, troupes d'élite soigneusement choisies, intensément instruites, supérieurement habillées et infiniment choyées. La discipline y est à certains égards plus paternelle, à d'autres plus sévère que dans les autres unités. On cite le cas d'un grenadier, James Bancroft, qui, en Crimée, blessé lui-même après avoir dans un corps à corps abattu plusieurs Russes, fut puni par son sergent pour avoir d'un coup de pied écrasé la figure d'un ennemi tombé. Les *Guardsmen* mettent de la coquetterie à vaincre ou mourir proprement. Chez leur état-major trié sur le volet, le point d'honneur est poussé à l'extrême, le chic aussi. N'est pas qui veut officier aux Gardes. C'est un *gratin* très envié et terriblement dispensieux. Le cheval d'armes vaut à lui seul une dizaine de mille francs. On ne s'étonnera pas du prix quand on saura que l'animal doit être examiné par le colonel en personne et remplir les conditions suivantes : n'avoir ni tare, ni vice, ni défaut, posséder de belles allures, du feu, bon caractère et une robe d'un noir de jais.

La cavalerie comprend deux régiments de *Life-Guards* et un de *Horse-Guards*. Tous trois ont pour emblème les armoiries royales et pour devise : *Dieu et mon Droit*.

LES « LIFE-GUARDS ». — L'origine des *Life-Guards* (gardes du corps, *life* vient de l'allemand *leben*, vie) remonte à la Restauration. L'armée nouvelle modèle organisée par Cromwell ayant été licenciée, le *Premier Peloton des Gardes personnels de Sa Majesté*, formé pendant l'exil de Charles II d'un certain nombre de *Cavaliers* qui l'avaient suivi à l'étranger, fut déclaré chef de file de l'armée royale, suivi immédiatement du *Deuxième Peloton* qui avait fait du service en Espagne sous le nom de *Gardes du duc d'York* et était également composé de *Cavaliers*, royalistes opposés aux *Roundheads* (*têtes rondes*) du Protecteur.

En 1670, à la mort de Monk, le *Troisième Peloton*, levé d'abord comme *Gardes du Corps de Monk*, rebaptisé en 1660 *Peloton des Gardes du Lord général*, devint le *Deuxième Peloton*, dit *Queen's Troop*, et le *Deuxième Peloton* (duc d'York) le *Troisième*. En 1685, les premier et deuxième pelotons prirent la dénomination de *Life-Guards of Horse* (*Gardes du corps à cheval*) et le troisième s'y fondit. En 1746, le deuxième peloton lui-même fut licencié. On le reconstitua en 1788 et c'est à cette époque que l'on donna aux deux unités les noms de 1^{re} et 2^{me} *Life-Guards*.

On connaît dans le peuple ces brillants hommes de cheval sous les surnoms de *Fromgis*, *Bouchers de Piccadilly*, *V'lans*, *Panses en Fer-Blanc* et *Allumettes de Sûreté*.

Pourquoi Fromgis ? Non, aucune émanation de leurs bottes de Pandores. On a vu tout à l'heure qu'ils se recrutèrent d'abord parmi les *Cavaliers*, la plupart nobles, restés fidèles au roi. Or, à la réorganisation de 1788, on accepta des jeunes gens qui, s'ils avaient la taille voulue, manquaient de mondanité. Plu-sieurs officiers démissionnèrent, ne voulant pas commander des escadrons composés non plus de gentilshommes mais de marchands de fromages. Le mot avait dans leur pensée la valeur méprisante du vocable *épicier* dans la bouche d'un Saint-Cyrien. Et, depuis, les *Life-Guards* sont les Fromgis. Le 19 juin 1815, c'est en criant : « Come on, the Cheeses ! » que leur colonel entraîna la charge contre les braves d'Erlon.

Leur deuxième surnom de *Piccadilly Butchers*, ou, comme s'exprimaient nos poilus, *Louchébèmes de Piccadilly*, vient de la brutalité avec laquelle ils réprimèrent l'émeute, en 1810. Un contemporain, M. Wyndham, a consigné dans son journal : « J'ai vu les *Life-Guards* chasser la plèbe à courre. Plusieurs



des bêtes aux abois ont fait tête et en ont découzu quelques-uns. Ce fut une échauffourée épouvantable. » Le ressentiment populaire a marqué les trop énergiques défenseurs de l'ordre d'un signe non encore effacé.

Cet excès de vigueur évoque leur troisième sobriquet : *the Bangers*. Pourquoi faut-il que ce qualificatif de *V'lans* ou *Tape-dur* ait aussi le sens de *soiffard*? *To be banged up to the eyes*, veut dire, en langue verte, « en avoir jusqu'à la troisième capucine, être rond comme une balle ou plein comme un âne », littéralement « s'en être fourré jusqu'aux yeux ». Qui cogne bien boit sec : c'est du moins l'avis de Tommy, demandez plutôt à Rudyard Kipling...

La désignation de *Tin-Bellies* s'explique d'elle-même. Ils sont les *Panses en Fer-blanc* pour « Arry et Arriet », comme nos cuirassiers sont pour Gavroche les *Coquillards* à cause de leur resplendissante armure. Quant à l'originale étiquette de *Patent Safeties*, il suffit de regarder de dos un garde du corps en petite tenue, ses longues jambes prolongées d'un long buste surmonté d'une petite tête à casquette ronde, pour s'apercevoir combien la silhouette rappelle l'allumette de sûreté anglaise en bois coloré coiffé de safran. Mais le populaire et surtout les *mud-crushers* (les *pile-boue*, équivalent de *pousse-cailloux*) y entendent plus de malice. *Patent Safeties* veut dire aussi quelque chose comme les *Embusqués brevetés*. Attachés à la personne du souverain et étant donné qu'aucun monarque anglais n'a été au feu depuis Dettingen, ces beaux cavaliers ont, malgré

eux, prêté à la médisation. De 1743 à 1815 il y a soixante-douze ans, et de Waterloo à Tel-el-Kébir soixante-sept ans pendant lesquels les *Guerriers de Vitrine*, comme on les a parfois dépeints, n'ont guère fait campagne au delà du bourg royal de Windsor. Leurs étendards portent pourtant, outre les victoires précitées, les inscriptions de *Délivrance de Kimberley*, *Paardeberg* et *Poplar grove*. Actuellement, les *Life-Guards*, devenus fantassins, se montrent dans les tranchées les émules des meilleurs. Ce n'est pas la force qui leur manque. Plusieurs parmi ces *prés du ciel* sont des athlètes ; le sport est chez eux de tradition et deux de leurs champions sont restés légendaires : le capitaine Sir H. B. Seymour, invaincu dans l'arène, et John Shaw, un colosse de plus de six pieds, large et lourd en proportion, qui, après avoir au cours de sa carrière mis *knock out* le capitaine Barclay, Ned Painter et Burrows, passe pour avoir abattu neuf cuirassiers avant de succomber au Mont-Saint-Jean. Le lieutenant-colonel qui commande à l'heure qu'il est le deuxième régiment, Mr Oswald Almes, capitaine à l'époque, a eu l'honneur de défilé en 1897 à la tête du cortège du Jubilé de Diamant de la reine Victoria parce qu'il était l'officier le plus grand de l'armée.

Le colonel en chef des deux régiments est le roi ; le colonel du 1^{er} *Life-Guards*, le feld-maréchal lord Grenfell, grand-croix du Bain ; le lieutenant-colonel commandant effectif, le duc de Teck. Le colonel du 2^{me} est le général de division comte de Dundonald, chevalier commandeur du Bain ; le commandant effectif, le lieutenant-colonel Almes dont on vient de noter la stature. Il a parmi ses chefs d'escadron le prince Alexandre de Teck, grand-croix du Bain.

LES « HORSE-GUARDS ». — En 1661, le *Régiment Royal à cheval*, formé sur *warrant* du souverain avec les hommes provenant d'un régiment nouveau modèle licencié en 1660, fut incorporé à la Maison du Roi. Le populaire l'appela les *Bleus d'Oxford*, du titre de son colonel Aubrey de Vere, dernier comte d'Oxford, pour le distinguer des *Bleus de Portland*, escadron de mercenaires hollandais commandés par le seigneur comte de Portland. Ces derniers furent renvoyés dans leur pays en 1688. De 1750 à 1819, les prédecesseurs des *gardes à cheval* actuels portèrent le nom de *Royal Horse Guards Blue* ; depuis lors la désignation officielle du régiment est *the Royal Horse Guards* et son appellation dans les cantines et même dans les salons les *Bleus*, à cause de la couleur de son uniforme qui le différencie des rouges *Life-Guards* avec lesquels il est, par ailleurs, sur le pied de la plus parfaite égalité. Il va de soi que *the Blues* ne veut pas dire ici les Papillons noirs. Ces « bleus » de haute taille sont fort à la coule et ont renom de joyeuseté. Ils « ne s'en font » ni en temps de paix ni en temps de guerre.

Les trois régiments de la *Household Cavalry* défilent dans les revues en tête de toute l'armée précédés de la musique la plus éblouissamment habillée du monde : casquette de veneur en velours noir, habit écarlate et or à jupe descendant aux genoux, culotte de peau, longues guêtres blanches boutonnées jusqu'aux cuisses et le spectacle est imposant depuis le gesticulant timbalier haut monté sur son étalon blanc entre les deux caisses drapées de rutilantes armoiries jusqu'aux derniers rangs massifs des géants cuirassés et casqués d'argent, solides sur leurs grands chevaux noirs.

La garde à pied compte cinq régiments : Grenadiers, Coldstream, Ecossais, Irlandais et Gallois.

LES GRENADIERS. — Les grenadiers tirent leur origine du *Royal Regiment of Guards*, le premier des six régiments formés en 1657 avec les soldats fidèles qui partaient l'exil de Charles II. Licencié faute de fonds, il fut reconstitué en 1660 et réuni au *King's Regiment of Guards*, levé par le colonel John Russell, royaliste et membre de la société secrète du *Naud Scellé (Sealed Knot)*, pour escorter le prince à son retour en Angleterre. Charles II lui choisit un uniforme tricouleur : habit de drap écarlate à revers bleu, culotte et bas bleus, chapeaux empanachés ; brodés d'or pour les officiers, corselets à double dorure pour

les capitaines, à damasquinures sur acier poli pour les lieutenants, plaques d'argent pour les enseignes ; un drapeau spécial pour chaque compagnie. En 1678, quand la première compagnie fut armée de grenades, on la coiffa de très hauts bonnets pointus en forme de mitres agrémentés du monogramme du roi et de la couronne ; ces galurins d'évêque furent remplacés en 1768 par des bonnets à poil ornés devant d'une plaque de cuivre, derrière d'une grenade. Aujourd'hui le *busby* constitue la coiffure distinctive de tous les régiments d'infanterie de la Garde. Le bonnet à poil est rehaussé à droite d'un plumet dont la couleur diffère selon la nationalité. Le 29 juillet 1815, le Régent donna au 1^{er} régiment de la Garde, qui d'ailleurs n'avait plus de grenades de combat, cet engin étant tombé en désuétude, la grenade pour emblème et le nom de *Grenadiers de la Garde* pour commémorer la lutte formidable soutenue par cette unité, le mois précédent, contre les grognards de Napoléon.

En dehors de la grenade, les grenadiers ont une trentaine d'emblèmes par lesquels Charles II et ses successeurs se sont ingénier à reconnaître l'attachement du régiment à la monarchie et que les compagnies arborent à tour de rôle. Citons, entre autres : la rose des Tudors ; la fleur de lis du vainqueur d'Azincourt ; la herse d'or de Henri VII ; la rose en soleil (la rose d'argent et le soleil d'or d'York) portée par Edouard IV après la journée de Mortimer's Cross ; l'antilope de Henri VI ; le cerf couchant de Henri IV ; l'aigle et le sceptre d'Elizabeth ; le chêne de Boscobel ; le fanal flamboyant de Henri V ; le cheval blanc de Hanovre ; le lion de Nassau, etc.

Le régiment a le roi pour colonel en chef et, en ce moment, le prince de Galles est un de ses capitaines.

Feuilleter ses annales serait, dit un historien, retracer celles mêmes du pays. Il était à Sedgemoor, la dernière bataille livrée sur le sol anglais ; il était à Dettingen, le dernier combat où un roi d'Angleterre fut été au feu. Sauf dans l'Inde, partout où Albion s'est battue depuis la fin du XVII^e siècle, il a figuré. On lit sur ses drapeaux les noms de : Blenheim, Ramillies, Oudenarde, Malplaquet, Dettingen, Lincelles, Coronne, Barossa, la Péninsule, Waterloo, Alma, Inkermann, Sébastopol, Egypte 1882, Tel-el-Kébir, Suakin 1885, Khartoum, Afrique du Sud 1889-1902, Modder river. Les grenadiers ont sept sobriquets : *Old Eyes*, *Housemaids' Pets*, *Coalheavers*, *Sand bags*, *Red Devils* et *Bermuda Exiles*.

Si le peuple les a baptisés les *Vieux Calots*, c'est, sans doute, qu'ils savent *gaffer les mirettes*, autrement dit *ouvrir l'œil* ; c'est aussi qu'ils sont un peu là auprès du beau sexe. Par suite d'un calembour assez difficile à préciser, *old eyes* signifie en effet tout autant *vieux dards* que *vieux calots*. Leur deuxième appellation *Housemaids' Pets* ou *Chéris des bobones* vient à l'appui de cette réputation.

La qualification de *Coltineurs* provient de ce qu'ils ont longtemps joui du privilège d'arrondir leurs émolument en travaillant dans le civil en dehors des heures de service. Ils se louaient comme débardeurs de charbon et de gravier. L'habitude de remuer des fardeaux leur assura pendant la campagne de 1708-1709 dans les Flandres où il y eut à creuser quantité de tranchées — déjà ! — une supériorité sur les autres troupes que celles-ci reconnaissent froidement en insistant sur la désignation de *Coalheavers* et en y ajoutant celle de *Sacs de sable*. On trouve ce nom de *nique* au XVII^e siècle, constatation qui, n'en déplaise à certains historiographes, fait tomber la légende d'après laquelle les grenadiers auraient gagné le surnom par leur belle défense

d'une *Sand bag battery* en Crimée. L'appellation qui date de cette campagne est celle de *Red Devils*. Elle leur a été donnée après Inkermann par un officier russe. « Que voulez-vous ! s'écria ce Kapustail fait prisonnier, nous étions préparés à nous battre contre des hommes et même des hommes valeureux, mais ce sont des diables rouges qui nous sont tombés dessus »

L'origine du sobriquet d'*Exilés aux Bermudes* est moins reluisante. Elle remonte seulement à la dernière décennie du XIX^e siècle, époque où une assez forte portion du régiment fut expédiée aux Indes occidentales pour y réfléchir aux inconvenients de l'insubordination. Messieurs les grenadiers, habituellement très respectueux de la discipline, s'étaient oubliés assez sérieusement dans la métropole. Il leur en a coûté, dans tous les sens du mot, et l'on se demande si, en les envoyant précisément aux Bermudes, le grand chef punisseur n'a point voulu, en pince-sans-rire, aggraver le châtiment. Dans le jargon des bords de la Tamise, *aller aux Bermudes* équivaut à ce qu'avant la guerre on entendait sur le boulevard par faire un trou à la lune ou prendre le train pour Bruxelles. « The Bermoothes » étaient, au XVII^e siècle, un coin de Londres, au nord du Strand, près de Covent garden, où, en vertu de franchises accordées par un édit de Jacques I^{er}, en 1608, les dettiers trouvaient asile contre les recours et les exemptions. On ne pouvait y être arrêté non plus qu'en Alsace, c'est-à-dire aux environs de l'ancien couvent des Frères-Blancs (*Whitemenians*), au pied du Ludgate Hill, ni en Basse-Alsace, quartier de Southwark, aux alentours — ô ironie ! — de la Monnaie. C'étaient lieux de refuge précisément analogues à l'*Enclos du Temple* à Paris où criminels et dettiers étaient en sûreté, « exempts de la juridiction, correction, visite, supériorité, imposition de tout prince ou puissance temporelle, même impériale, royale ou ducale ».

(A suivre.)



Emblème du 1^{er} régiment de Gardes du Corps.



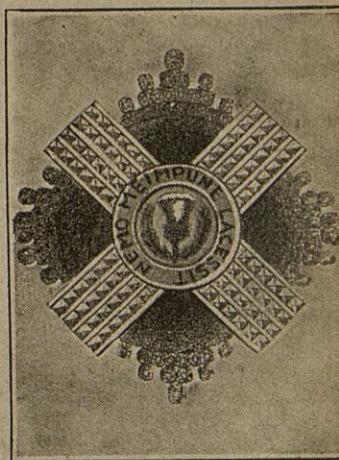
Emblème du 2^{me} régiment de Gardes du Corps.



GRENADIERS DE LA GARDE



Emblème du Royal Horse Guards.



Emblème de la Garde écossaise.

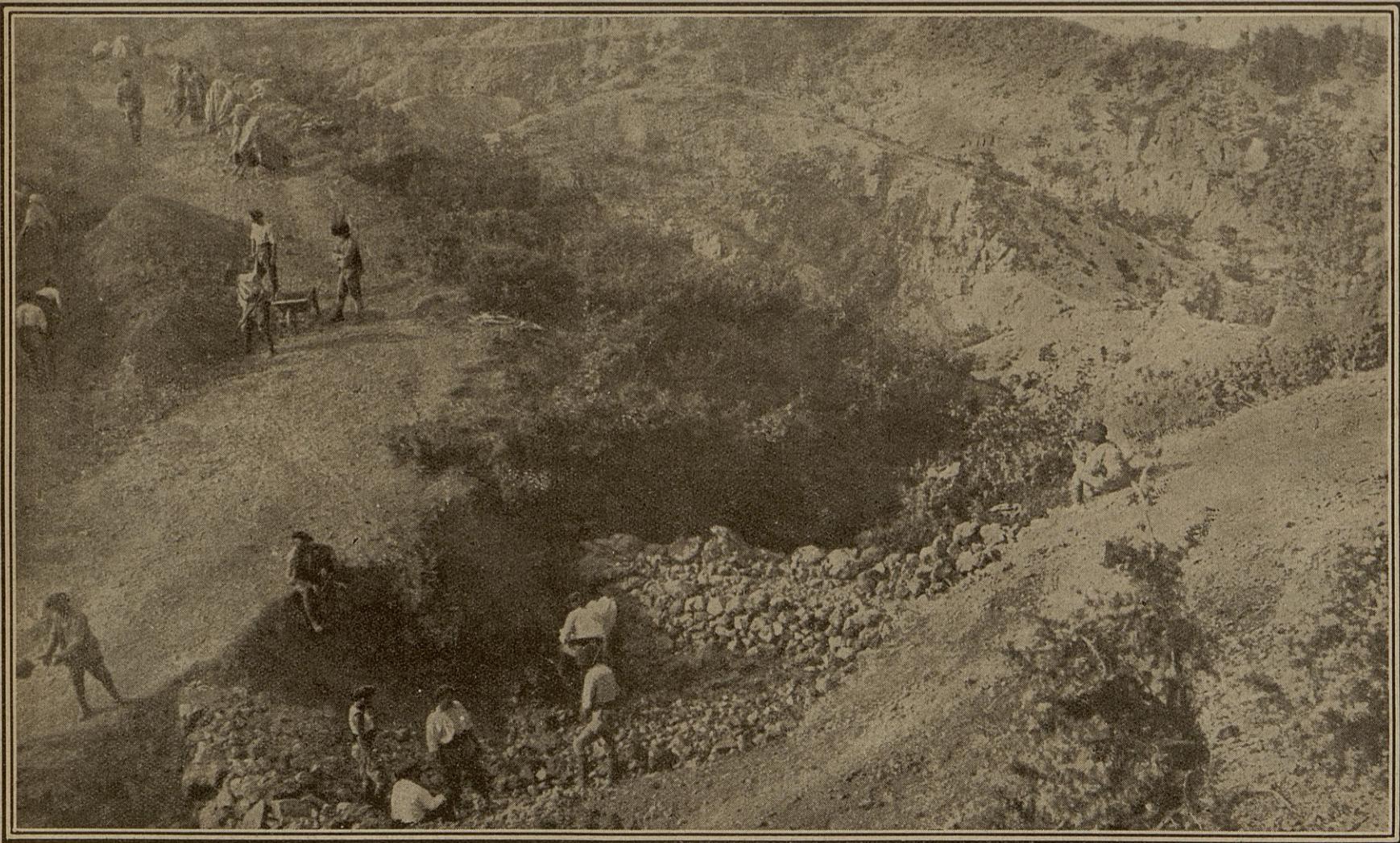
geaient l'exil de Charles II. Licencié faute de fonds, il fut reconstitué en 1660 et réuni au *King's Regiment of Guards*, levé par le colonel John Russell, royaliste et membre de la société secrète du *Naud Scellé (Sealed Knot)*, pour escorter le prince à son retour en Angleterre. Charles II lui choisit un uniforme tricouleur : habit de drap écarlate à revers bleu, culotte et bas bleus, chapeaux empanachés ; brodés d'or pour les officiers, corselets à double dorure pour

HENRI VIARD

LES FRANÇAIS EN MACÉDOINE



Canons de marine montés sur trains blindés et exécutant des tirs indirects contre les positions bulgares, par-dessus les collines du Vardar. La photographie est prise au moment même où tire l'une des pièces. Que l'on se représente l'effort qu'il a fallu fournir pour amener à pied d'œuvre des pièces de ce calibre avec leurs munitions, à travers une région abrupte où il n'existe aucun route et où tout était à créer. Il a été nécessaire de construire de toutes pièces une voie ferrée, dont le matériel fut apporté de France.



Sur le front français de Salonique, rive droite du Vardar : Un défilé dans les contreforts du Nylen que nos troupes ont dû franchir pour s'emparer des villages de Najadaz et de Ljumnica. Entre deux combats, nos soldats y établissent une route ; ils nivellent le sol, comblent les ravins, pour pouvoir amener de l'artillerie lourde. Pareils aux légionnaires de l'ancienne Rome, ils aménagent le pays au fur et à mesure qu'ils le conquièrent. La guerre passera, mais la route restera et rendra d'inappréciables services.

L'ARCHIDUC SANGLANT

PAR

JEAN DE LA HIRE

CHAPITRE X

LA CONDAMNATION A MORT

Qu'on examine la situation de l'archiduc Rodolphe, prince héritier d'Autriche-Hongrie, au matin de ce 29 janvier, où, dans sa chambre de la Hofbourg, une violente soif de meurtre le jette contre la comtesse Larisch.

Il est exaspéré par le mystère qu'il sent monter et s'épaissir autour de lui ; les éclairs fugitifs qui fulgurent dans ces ténèbres ne servent qu'à lui en faire mieux supputer la redoutable profondeur. Il est sur-excité par une passion brutale, qu'il veut assouvir, et devant laquelle on a multiplié les obstacles ; certes, il les a franchis, ces obstacles, ou plutôt il les a tournés, mais en manquant à sa parole et en se déshonorant, non sans lâcheté, aux yeux d'une femme, sa cousine. Il brûle d'une jalouse d'ambition et d'avareur contre le bâtard dont l'existence lui a été révélée par l'ambassadeur d'Allemagne ; le bâtard dont il ignore s'il vient de son père ou de sa mère ; le bâtard qui, un jour, à la faveur d'une révolution populaire ou d'une intrigue de palais, peut devenir le compétiteur. Il est enfin terrifié par les menaces obscures qu'il perçoit dans l'étrange du Pouc Croisé, étrange dont s'enchevêtre la trame compliquée de sa vie actuelle ; par les risques formidables qu'il courra, s'il ne réussit point, la nuit du 31 janvier toute proche ; par la mort lente et douloureuse qui l'attend, dans quelque oubliette de la Hofbourg, tout à l'heure, demain, après-demain, si l'empereur son père est averti de ce qui se prépare contre le trône et contre le souverain.

Et l'archiduc Rodolphe est convaincu que la comtesse Larisch, nièce et confidente de l'Impératrice, connaît le secret du bâtard d'où qu'il vienne.

— Qu'elle me révèle ce secret, pense Rodolphe, et je suis le maître. J'exige de ma mère qu'il soit éloigné... Et alors je suis libre d'agir, sans la hantise de ce poignard dans le dos...

Il raisonne à faux, l'archiduc ! Rien ne lui prouve que le bâtard soit l'homme au pouce croisé. Et rien ne lui prouve que cet homme lui veuille du mal. Il est vrai que cet homme a dénoncé à l'épouse, à Stéphanie, les amants coupables. Et cela est une manœuvre inquiétante. Il est vrai que cet homme, en exigeant, au nom des « Cent », la fixation définitive de la date du coup d'Etat, peut très bien avoir agi en provocateur. Mais c'est là une hypothèse que rien ne confirme. Raisonner avec ces contradictions et ces énigmes pour point d'appui, c'est risquer de raisonner à faux.

Mais la brute ne raisonne — conjoncture désastreuse — que si son instinct l'avertit. Et l'instinct de la brute est sûr. Et par son caractère, son tempérament, ses appétits — malgré le vernis, d'ailleurs grossier, d'une éducation artistique et scientifique à l'allemande — par atavisme enfin, l'archiduc Rodolphe est une brute. Son instinct lui dit : « Tu es en danger surtout parce que tu ne sais pas ; or la comtesse Larisch sait. » Et elle ne veut pas parler ! Alors il la tuera. Encore une fois, raisonnement de brute exaspérée, surexcitée, jalouse, terrifiée... raisonnement créateur de désastres.

Et la comtesse Larisch eût été violemment étranglée par les mains de gorille qu'étaient les mains du prince Rodolphe si un tiers ne se fut trouvé là, capable d'empêcher à la fois un meurtre et une inqualifiable sottise.

Aux écoutes dans le fumoir, l'archiduc Jean de Toscane avait suivi avec calme les péripéties de la scène.

Brusquement, il souleva la portière, alla droit au prince héritier ; étouffés par l'épaisseur du tapis, ses pas ne firent pas le moindre bruit. Il saisit le bras de Rodolphe marchant contre la comtesse Larisch qui attendait le coup, le visage caché dans ses mains. Et le coup ne fut pas porté, la strangulation que le prince, en une fureur qui devenait sadique, savourait déjà férocement, la strangulation n'eut pas lieu. D'un mouvement irrésistible, Jean de Toscane fit reculer Rodolphe.

Leurs yeux se rencontrèrent...

Pendant quelques secondes, le prince héritier, tenu par la main de fer de son dompteur, demeura frémissant et ahuri comme un fauve en fureur brusquement immobilisé par une entrave inattendue. Possédé de la folie du meurtre, il était hors de sens.

Mais les regards de l'archiduc Jean le ramenèrent à la raison. Il frissonna. Noir de sang congestionné,

son visage devint par degrés, très vite, d'une pâleur de cadavre ; et des gouttes de sueur perlèrent sur son front tandis que son corps tremblait.

Jean de Toscane lâcha Rodolphe, recula tout en le tenant sous la domination de son regard, et, soulevant la portière, qui presque aussitôt retomba, il disparut dans le fumoir (1).

La comtesse Larisch n'avait ni vu ni entendu. Combien de temps attendit-elle la mort ? Vingt secondes ou deux minutes ? Elle-même ne saurait le dire.

Mais, ayant eu soudain la perception nerveuse que quelque chose autour d'elle était changé, elle écarta les mains, leva la tête, ouvrit les yeux. Elle vit Rodolphe. Il était assis dans un fauteuil, les bras abandonnés et les yeux mornes, abattu. D'instinct, n'ayant plus peur, elle marcha vers lui. Ce mouvement parut le ranimer. Il se dressa — et prenant la main de la jeune femme :

— Comtesse ! dit-il d'une voix rauque et pénible. Allez-vous-en ! Vous raconterez à la baronne Vetsera une histoire quelconque. Mais pas de scandale... ou sinon !...

Il montra les dents et ses yeux flamboyèrent.

Mais, tout de suite, il reprit :

— Moi, je vous jure que Marie retournera au palais Vetsera... le... tenez ! Mardi... Non ! mercredi prochain !

— Mercredi ? fit la comtesse reprenant peu à peu son sang-froid.

— Oui, mercredi, 1^{er} février... Je vous le jure. Mais gardez le secret sur moi... Et allez-vous-en ! allez-vous-en !...

Elle fut poussée dans l'antichambre, où Loschek la reçut. Très respectueusement, sans même paraître remarquer que, venue avec Marie, la comtesse Larisch partait seule, il la reconduisit, par des escaliers tournants, sur une partie des toits de la Hofbourg, et le long des couloirs, jusqu'à la petite porte des remparts.



La comtesse Larisch alla raconter à la baronne Vetsera, qui n'en fut qu'à moitié dupée, qu'elle avait perdu Marie dans un magasin, et que celle-ci, qui évidemment s'était enfuie, n'avait pas reparu. La baronne ne cacha pas qu'elle pensait que l'archiduc Rodolphe avait enlevé Marie, et décida d'attendre quelques jours, « afin de voir si elle reviendra ».

Elle ne devait jamais revenir !...

Cependant, à la Hofbourg, le prince héritier et l'archiduc de Toscane reprenaient la conversation qu'avait interrompu l'arrivée de Marie et de la comtesse Larisch. Ils causèrent — et Rodolphe peu à peu recouvrait le calme nécessaire — des démarches qu'il fallait faire, et dont l'archiduc de Toscane et Philippe de Cobourg se chargeront, pour l'accomplissement de ce qui devait être fait dans la nuit du 31 janvier. Toutes les mesures suprêmes furent de nouveau examinées.

Quant à l'homme au pouce croisé, dit l'archiduc Jean, s'il est à Vienne, il sera arrêté demain, et s'il est trop grand seigneur pour qu'on l'arrête, il sera connu, démasqué...

— Poignardé ! fit Rodolphe avec une sorte de haineux rugissement.

— Cela, c'est ton affaire ! répliqua Jean de Toscane.

Ils se quittèrent sur ce mot.

Comment espéraient-ils connaître, démasquer et

faire arrêter ou poignarder le mystérieux individu ?...

Le temps passa. Les heures tombèrent une à une dans le gouffre du néant où ne surnage que la mémoire des hommes. Le dimanche 29 janvier, au soir, l'archiduc Rodolphe partit pour Alland, avec quelques amis, dont Philippe de Cobourg et Miguel de Bragance. Les journaux du lendemain racontèrent que le prince héritier avait l'intention de chasser pendant quelques jours, mais que, dans l'après-midi du 31, il reviendrait à Vienne pour assister au dîner de famille, traditionnel dans la maison de Habsbourg...

Or, au matin du 30, le comte Andrassy reçut une étrange missive. Ce seigneur hongrois était grand ami de l'empereur François-Joseph, qui l'avait eu, naguère, comme chancelier de l'Empire. Apportée par le valet de chambre particulier, qui venait de la recevoir d'un commissionnaire à peine entrevu, la missive se composait de ce billet :

« Pour la sauvegarde de l'Empereur et pour le bien du trône, je vous prie de recevoir et d'entendre l'homme qui se présentera dans une heure. »

Intrigué, le comte Andrassy donna des instructions à son valet et se posta lui-même, trois quarts d'heure après, à une fenêtre, d'où il pouvait surveiller parfaitement l'accès de son palais. Après quinze minutes d'attente, il vit avancer une voiture superbement attelée ; elle ralentit devant le palais, dont elle frôla le perron ; la portière ouverte, un homme sauta, dont manteau et chapeau cachaient le visage — et la voiture partit à grande allure, tandis que l'homme entra dans la cour du palais...

Presque aussitôt eut lieu l'entrevue. Le visiteur resta masqué. Il prononça quelques paroles et il montra un papier. Ayant entendu et lu, le comte Andrassy frémît d'émotion et dit :

— J'accorde ce que vous venez de me demander, monsieur. Dans moins d'une heure, vous serez devant l'Empereur et, sans ôter votre masque, vous pourrez parler à Sa Majesté...

— J'ai compté, non seulement sur votre acceptation, dit l'inconnu, mais encore sur votre voiture.

— Je le devine, dit le comte ; j'ai vu repartir la vôtre.

Exactement quarante minutes après cet échange de paroles rapides, le comte Andrassy introduisait par des voies secrètes, dans le cabinet privé de l'empereur François-Joseph, un homme de haute taille, de qui toute la tête disparaissait dans un capuchon noir dont les bords étaient agrafés au col et aux revers du veston.

Cet homme, de noir vêtu avec une irréprochable élégance, portait un long manteau plié sur le bras gauche et tenait à la main un chapeau de feutre à larges bords. La main droite, nue, était libre.

François-Joseph était debout, derrière une petite table. Le comte Andrassy resta tout près de l'inconnu.

— Parlez ! ordonna l'empereur d'Autriche.

D'une voix sèche et brève, l'homme parla. Il dit le complot des « Cent », les ambitions de Rodolphe et de Jean de Toscane, le plan des conjurés, exécutable le 31, dans la nuit, après la réception suivant le « dîner de famille ». Il se tut. Dans le silence on entendait le souffle rauque de François-Joseph qui, tête baissée, ne montrait pas ses yeux.

— Les noms des douze ? gronda l'Empereur.

— Je ne les dis pas ! répondit l'inconnu. Latitude doit être laissée aux repentants possibles. Les coupables seront ceux qui entreront dans votre cabinet à la suite de Rodolphe votre fils.

Alors, lentement, François-Joseph leva la tête. Il était livide. Il fixa sur le capuchon du dénonciateur un regard aigu.

— Les preuves ! dit-il.

— Vous les aurez dans les premières paroles que prononcera votre fils, répliqua rudement l'homme.

Encore un silence. L'Empereur mordait sa moustache. Ses yeux exprimaient une violente fureur. Ses poings fermés martelaient le marbre de la petite table sur laquelle il se pencha un peu. Il gronda, la tête baissée de nouveau :

— Le misérable !... ah ! le misérable !... Mon fils !... Et partager l'Empire... L'imbécile !... Et c'est mon fils...

Il ricana et ce fut lugubre. Il releva la tête, lente-ment, et sa face était terrible.

— Quelle récompense voulez-vous ?

— Vous me l'avez donnée. Je viens de la lire dans vos yeux. Ma récompense sera ce qui sera.

L'inconnu s'inclina profondément. Sans une parole de plus, il sortit, suivi du regard par François-Joseph qui, dans son esprit, venait de condamner à mort son fils Rodolphe.

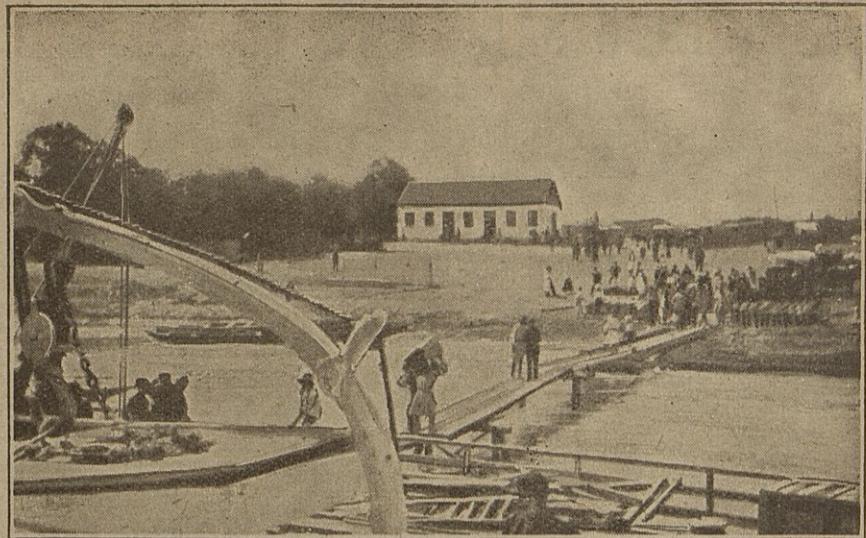
Mais cette sentence que nulle bouche ne prononça, les Parques la recueillirent, si joyeuses de la funèbre besogne, qu'elles ne devaient pas attendre, pour couper le fil des jours du prince héritier, l'heure et le lieu fixés par le juge.

(À suivre.)

(1) Dans ses Mémoires, la comtesse Larisch ne dit rien de cette scène. Si elle lit ces pages, elle n'ignorera plus qu'elle doit la vie à l'archiduc Jean de Toscane.



L'ILE D'ADA-KAHLE SUR LE DANUBE
En face d'Orsova, occupée le 12 septembre par les Roumains.



LA PETITE VILLE DE TURTUKAÏA
En Roumanie, récemment occupée par les Bulgares.

SUR LE FRONT ORIENTAL

Sur le front oriental, comme sur celui d'Occident, les Allemands et Austro-Allemands sont réduits partout à la défensive, quand ils ne reculent pas nettement sous la pression des armées russes

FRONT RUSSE. — A la date du 8, le front austro-allemand de l'armée Bothmer se trouvait définitivement rejeté au Nord et ne s'appuyait que sur Lemberg. Le 9, les Russes, après une série d'opérations heureuses, pouvaient se considérer comme virtuellement maîtres de Halicz, que les civils avaient déjà évacué et d'où les défenseurs se retireraient peu à peu. Ce même jour, nos alliés s'emparaient d'une série de hauteurs dans les Carpates, au sud de Baranow ; ils y capturaient plus de 500 prisonniers et du matériel. Le 10, ils élargissaient ce dernier succès. Le 12, dans les Carpates boisées, ils occupaient la partie Nord du mont Karpul et prenaient près de 1.000 hommes à l'ennemi. Le même jour, ils annonçaient une progression dans la région de la Bely-Tchermosch.

Les diverses positions conquises par nos alliés durant cette période ont été fréquemment contre-attaquées, mais ils ont partout conservé leurs gains.

FRONT ROUMAIN. — Deux théâtres d'opérations se partagent l'attention : la Transylvanie, où le front est divisé en trois secteurs principaux, et la Dobroudja. On a vu que les Bulgares avaient pénétré dans ce dernier territoire en passant une frontière qui n'était pas défendue. Les Roumains avaient et ont encore peu de troupes dans cette région.

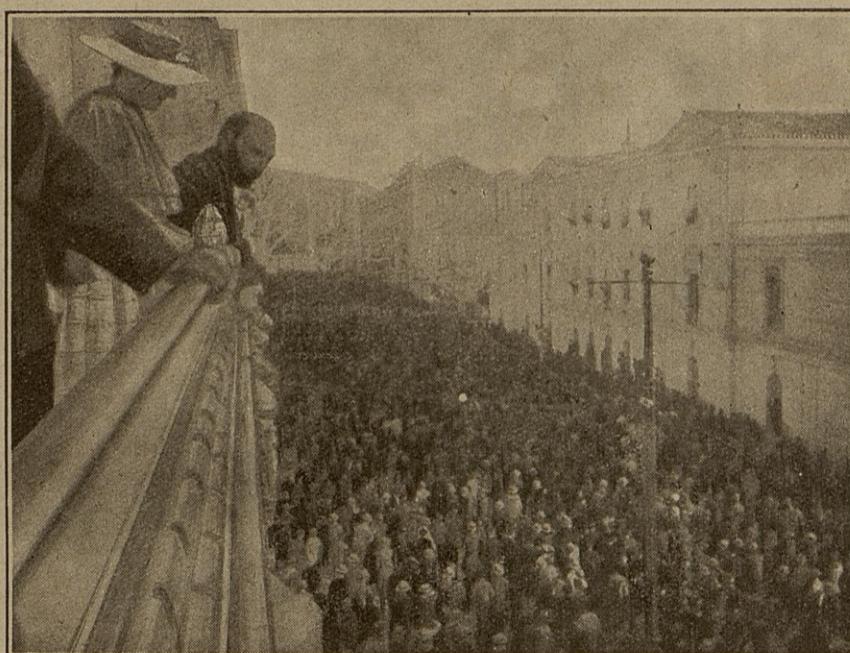
Le 8, ils occupèrent Turtukaïa, petite ville de 8.000 habitants qui n'était fortifiée que par des levées de terre, et les Roumains s'efforcèrent d'en protéger l'accès ; de vifs combats furent livrés à cette occasion, mais ils n'étaient pas en force et durent se replier. D'autre part, les Bulgares s'étaient avancés plus à l'Est jusqu'à Dobritch, mais, le 8, des forces russe-roumaines les obligèrent à se retirer. A la date du 14, les Russo-Roumains étaient en contact avec l'en-

nemi sur tout le front de la Dobroudja. L'activité paraissait plus grande dans la région de Silistrie, où les Bulgares venaient de subir un échec assez grave. En Transylvanie, le front roumain continue à se déplacer vers l'Ouest. La liaison entre forces russes et roumaines s'est établie le 11, à 45 kilomètres au sud de Kimpolung-Dornavatra. En suivant le front vers le Sud-Est, à partir de ce point, on trouve Olan-Toplicza, dans la vallée supérieure du Maros : cette localité ainsi que Miklos, plus loin dans la même direction, ont été occupées par les Roumains le 8. Le 10, c'était le tour de Csik-Szereda ; le 14, c'était Barot, sur la rivière Aluta, à 70 kilomètres de la frontière roumaine et position importante sur le chemin de fer de Brasso (à 50 kilomètres au Sud) à Szegesvar.

Plus au Sud, l'avance de nos alliés englobe maintenant Merisor, en face des cols de Vulkan, dont ils ont forcé le passage.

En résumé, sur tout ce front, les Roumains s'emparent chaque jour de quelque nouvelle localité, et l'opinion en Hongrie est de plus en plus inquiète de leurs progrès.

FRONT DE MACÉDOINE. — Le 10, les armées alliées ont commencé simultanément, sur toute l'étendue de ce front, une offensive vigoureuse, qui jusqu'à présent a donné des résultats satisfaisants dans tous les secteurs. Les Bulgares ont essuyé partout de lourdes pertes et ils reculent sur de nombreux points. C'est sur le front serbe, entre la Tcherna et le lac d'Ostrovo, que leur recul est le plus sensible ; il atteint là une moyenne de 15 kilomètres et nos alliés leur ont pris 25 canons. Sur la rive gauche du Vardar, les Anglais les ont chassés au-delà de Matchoukovo. Dans le secteur des monts Belès, les Italiens ont aussi réalisé des progrès appréciables. Sur la rive droite du Vardar, les Français ont pris aux Bulgares 1.500 mètres de tranchées sur environ 800 mètres en profondeur. Pendant ce temps, les Bulgares continuent à s'approprier le territoire hellénique ; le 14, ils se sont emparés de Cavalla où, selon leur habitude, ils ont commis des atrocités qui défient toute description. Les Grecs leur ont abandonné cette place, comme ils leur ont abandonné les autres, avec une facilité qui fait l'admiration de l'Europe. Il faut espérer que les alliés ne les laisseront pas jouir longtemps de ces rapines.



A ATHÈNES
La récente manifestation en l'honneur de M. Venizelos.

VIENT DE PARAITRE

L'ATLAS DE GUERRE

Édité par "LE PAYS DE FRANCE"

56 cartes en 2 couleurs sur la guerre 1 fr.

CET ATLAS CONTIENT

LES CARTES RÉCENTES & DÉTAILLÉES DE TOUS LES FRONTS
SUR TOUS LES THÉÂTRES DE LA GUERRE

Pour se le procurer, il suffit d'en faire la demande à son marchand de journaux.
Il est également mis en vente au "PAYS DE FRANCE", 6, b^e Poissonnière, Paris.

ENVOI FRANCO CONTRE 1.15

ÉDITION DE LUXE imprimée sur papier simili japon : 2.50

ENVOI FRANCO CONTRE 2.65

NOTRE PRIME

Agrandissement photographique

Pour avoir droit à cette prime d'une valeur de 25 francs, il suffit d'envoyer au "PAYS DE FRANCE", avec la photographie à reproduire, six bons-primes encartés, à raison d'un par semaine, dans cet illustré, en y joignant un mandat de 4 fr. 95 pour tous frais.

L'insertion des bons sera faite successivement par réseau.

Les séries en cours concernent les lecteurs des réseaux Montparnasse et Orléans.

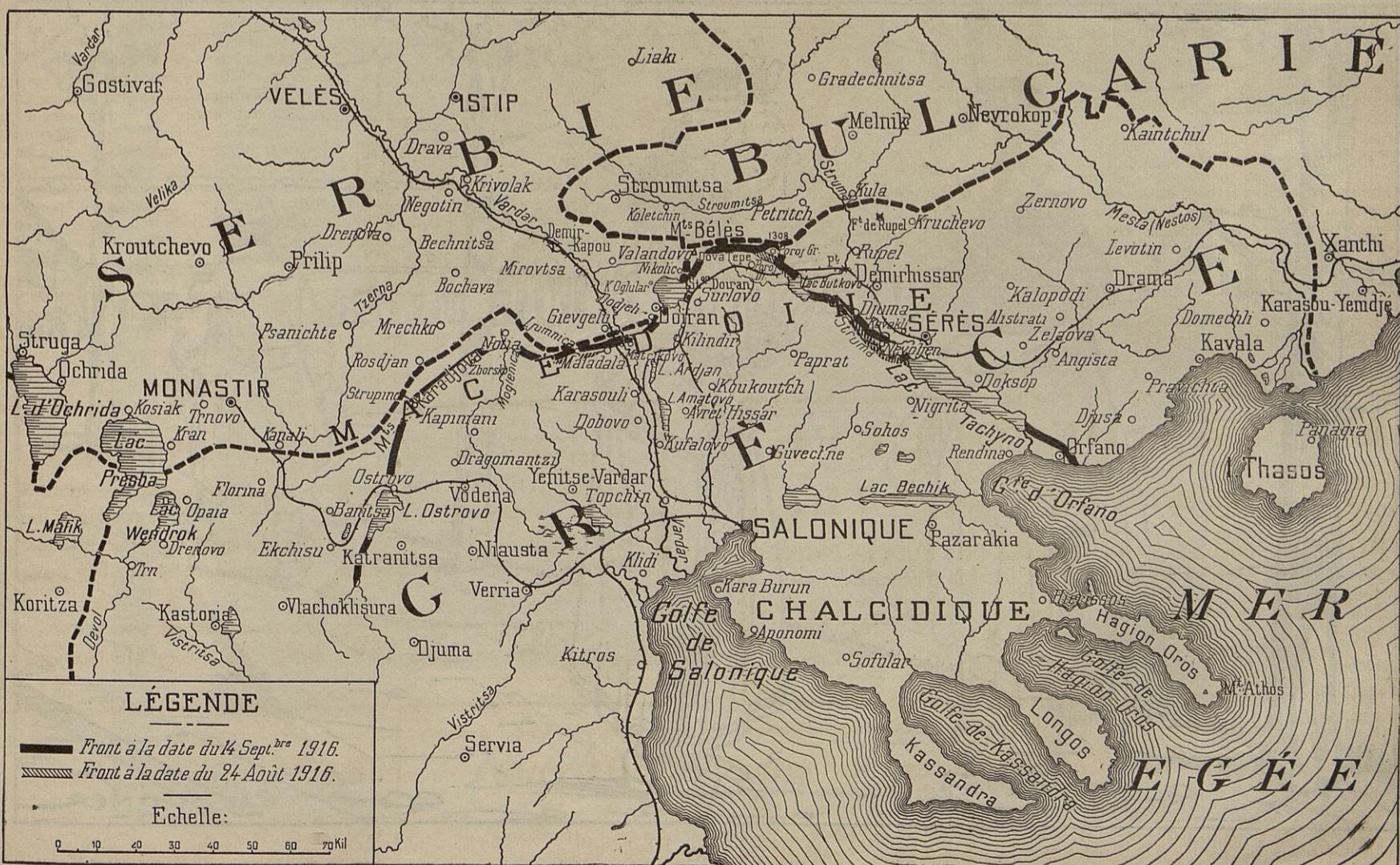
LE PAYS offre chaque semaine une prime de **250 francs** au document le plus intéressant.
DE
FRANCE

La prime de 250 francs, attribuée au fascicule n° 100, a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru en haut de la page 6 et représentant les tranchées allemandes devant le village de Biaches.
Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915-1916



LES OPÉRATIONS DANS LES BALKANS



La Guerre en Caricatures



RÉBUS

— Dis donc, quelle différence y a-t-il entre les Russes et les Boches?...
— ???...
... Pendant que les uns ramassent des verstes, les autres ramassent des vestes! ...



C'EST LE MÉTIER QUI VEUT ÇA!

— Y paraît que Merlu demande toujours à partir comme éclairleur...
— Pas étonnant... il était allumeur de becs de gaz dans l'civil! ...



Ray. ORDNER

INTRIGUÉE!

— C'est égal, je voudrais tout de même savoir pourquoi il nous a regardées si étrangement quand il a dit que la guerre actuelle était une guerre de taupes! ...